

ГАСТОН ЛЕРУ

LE PARFUM DE
LA DAME EN
NOIR

Гастон Леру
Le parfum de la Dame en noir

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=34837838

Le parfum de la Dame en noir:

Содержание

I	4
II	20
III	28
IV	43
V	59
VI	82
Конец ознакомительного фрагмента.	94

Gaston Leroux

Le parfum de la Dame en noir

I

Qui commence par où les romans finissent

Le mariage de M. Robert Darzac et de Mlle Mathilde Stangerson eut lieu à Paris, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le 6 avril 1895, dans la plus stricte intimité. Un peu plus de deux années s'étaient donc écoulées depuis les événements que j'ai rapportés dans un précédent ouvrage, événements si sensationnels qu'il n'est point téméraire d'affirmer ici qu'un aussi court laps de temps n'avait pu faire oublier le fameux Mystère de la Chambre Jaune... Celui-ci était encore si bien présent à tous les esprits que la petite église eût été certainement envahie par une foule avide de contempler les héros d'un drame qui avait passionné le monde, si la cérémonie nuptiale n'avait été tenue tout à fait secrète, ce qui avait été assez facile dans cette paroisse éloignée du quartier des écoles. Seuls, quelques amis de M. Darzac et du professeur Stangerson, sur la discrétion desquels on pouvait compter, avaient été invités. J'étais du nombre; j'arrivai de bonne heure à l'église, et mon premier soin, naturellement,

fut d'y chercher Joseph Rouletabille. J'avais été un peu déçu en ne l'apercevant pas, mais il ne faisait point de doute pour moi qu'il dût venir et, dans cette attente, je me rapprochai de maître Henri-Robert et de maître André Hesse qui, dans la paix et le recueillement de la petite chapelle Saint-Charles, évoquaient tout bas les plus curieux incidents du procès de Versailles, que l'imminente cérémonie leur remettait en mémoire. Je les écoutais distraitement en examinant les choses autour de moi.

Mon Dieu! que votre Saint-Nicolas-du-Chardonnet est une chose triste! Décrépite, lézardée, crevassée, sale, non point de cette saleté auguste des âges, qui est la plus belle parure de la pierre, mais de cette malpropreté ordurière et poussiéreuse qui semble particulière à ces quartiers Saint-Victor et des Bernardins, au carrefour desquels elle se trouve si singulièrement enchâssée, cette église, si sombre au dehors, est lugubre dedans. Le ciel, qui paraît plus éloigné de ce saint lieu que de partout ailleurs, y déverse une lumière avare qui a toutes les peines du monde à venir trouver les fidèles à travers la crasse séculaire des vitraux. Avez-vous lu les Souvenirs d'enfance et de jeunesse, de Renan? Poussez alors la porte de Saint-Nicolas-du-Chardonnet et vous comprendrez comment l'auteur de la Vie de Jésus, qui était enfermé à côté, dans le petit séminaire adjacent de l'abbé Dupanloup et qui n'en sortait que pour venir prier ici, désira mourir. Et c'est dans cette obscurité funèbre, dans un cadre qui ne paraissait avoir été inventé que pour les deuils, pour tous les rites consacrés aux trépassés, qu'on allait célébrer le mariage

de Robert Darzac et de Mathilde Stangerson! J'en conçus une grande peine et, tristement impressionné, en tirai un fâcheux augure.

À côté de moi, maîtres Henri-Robert et André Hesse bavardaient toujours, et le premier avouait au second qu'il n'avait été définitivement tranquilisé sur le sort de Robert Darzac et de Mathilde Stangerson, même après l'heureuse issue du procès de Versailles, qu'en apprenant la mort officiellement constatée de leur impitoyable ennemi: Frédéric Larsan. On se rappelle peut-être que c'est quelques mois après l'acquittement du professeur en Sorbonne que se produisit la terrible catastrophe de La Dordogne, paquebot transatlantique qui faisait le service du Havre à New- York. Par temps de brouillard, la nuit, sur les bancs de Terre- Neuve, La Dordogne avait été abordée par un trois-mâts dont l'avant était entré dans sa chambre des machines. Et, pendant que le navire abordeur s'en allait à la dérive, le paquebot avait coulé à pic, en dix minutes. C'est tout juste si une trentaine de passagers dont les cabines se trouvaient sur le pont, eurent le temps de sauter dans les chaloupes. Ils furent recueillis le lendemain par un bateau de pêche qui rentra aussitôt à Saint-Jean. Les jours suivants, l'océan rejeta des centaines de morts parmi lesquels on retrouva Larsan. Les documents que l'on découvrit, soigneusement cousus et dissimulés dans les vêtements d'un cadavre, attestèrent, cette fois, que Larsan avait vécu! Mathilde Stangerson était délivrée enfin de ce fantastique époux que, grâce aux facilités des lois américaines, elle s'était

donné en secret, aux heures imprudentes de sa trop confiante jeunesse. Cet affreux bandit dont le véritable nom, illustre dans les fastes judiciaires, était Ballmeyer, et qui l'avait jadis épousée sous le nom de Jean Roussel, ne viendrait plus se dresser criminellement entre elle et celui qui, depuis de si longues années, silencieusement et héroïquement l'aimait. J'ai rappelé, dans *Le Mystère de la Chambre Jaune*, tous les détails de cette retentissante affaire, l'une des plus curieuses qu'on puisse relever dans les annales de la cour d'assises, et qui aurait eu le plus tragique dénouement sans l'intervention quasi géniale de ce petit reporter de dix-huit ans, Joseph Rouletabille, qui fut le seul à découvrir, sous les traits du célèbre agent de la sûreté Frédéric Larsan, Ballmeyer lui-même!... La mort accidentelle et, nous pouvons le dire, providentielle du misérable avait semblé devoir mettre un terme à tant d'événements dramatiques et elle ne fut point – avouons-le – l'une des moindres causes de la guérison rapide de Mathilde Stangerson, dont la raison avait été fortement ébranlée par les mystérieuses horreurs du Glandier.

«Voyez-vous, mon cher ami, disait maître Henri-Robert à maître André Hesse, dont les yeux inquiets faisaient le tour de l'église, – voyez-vous, dans la vie, il faut être décidément optimiste. Tout s'arrange! même les malheurs de Mlle Stangerson... Mais qu'avez-vous à regarder tout le temps ainsi derrière vous? Qui cherchez-vous?... Vous attendez quelqu'un?

– Oui, répondit maître André Hesse... J'attends Frédéric

Larsan!»

Maître Henri-Robert rit autant que la sainteté du lieu lui permettait de rire; mais moi je ne ris point, car je n'étais pas loin de penser comme maître Hesse. Certes! j'étais à cent lieues de prévoir l'effroyable aventure qui nous menaçait; mais, quand je me reporte à cette époque et que je fais abstraction de tout ce que j'ai appris depuis – ce à quoi, du reste, je m'appliquerai honnêtement au cours de ce récit, ne laissant apparaître la vérité qu'au fur et à mesure qu'elle nous fut distribuée à nous-mêmes – je me rappelle fort bien le curieux émoi qui m'agitait alors à la pensée de Larsan.

«Allons, Sainclair! fit maître Henri-Robert qui s'était aperçu de mon attitude singulière, vous voyez bien que Hesse plaisante...

– Je n'en sais rien!» répondis-je.

Et voilà que je regardai attentivement autour de moi, comme l'avait fait maître André Hesse. En vérité, on avait cru Larsan mort si souvent quand il s'appelait Ballmeyer, qu'il pouvait bien ressusciter une fois de plus à l'état de Larsan.

«Tenez! voici Rouletabille, dit maître Henri-Robert. Je parie qu'il est plus rassuré que vous.

– Oh! oh! il est bien pâle!» fit remarquer maître André Hesse.

Le jeune reporter s'avançait vers nous. Il nous serra la main assez distraitemment.

«Bonjour, Sainclair; bonjour, messieurs... Je ne suis pas en retard?»

Il me sembla que sa voix tremblait... Il s'éloigna tout de suite, s'isola dans un coin, et je le vis s'agenouiller sur un prie-Dieu comme un enfant. Il se cacha le visage, qu'il avait en effet fort pâle, dans les mains, et pria.

Je ne savais point que Rouletabille fût pieux et son ardente prière m'étonna. Quand il releva la tête, ses yeux étaient pleins de larmes. Il ne les cachait pas; il ne se préoccupait nullement de ce qui se passait autour de lui; il était tout entier à sa prière et peut-être à son chagrin. Quel chagrin? Ne devait-il pas être heureux d'assister à une union désirée de tous? Le bonheur de Robert Darzac et de Mathilde Stangerson n'était-il point son oeuvre? ... Après tout, c'était peut-être de bonheur que pleurait le jeune homme. Il se releva et alla se dissimuler dans la nuit d'un pilier. Je n'eus garde de l'y suivre, car je voyais bien qu'il désirait rester seul.

Et puis, c'était le moment où Mathilde Stangerson faisait son entrée dans l'église, au bras de son père. Robert Darzac marchait derrière eux. Comme ils étaient changés tous les trois! Ah! le drame du Glandier avait passé bien douloureusement sur ces trois êtres! Mais, chose extraordinaire, Mathilde Stangerson n'en paraissait que plus belle encore! Certes, ce n'était plus cette magnifique personne, ce marbre vivant, cette antique divinité, cette froide beauté païenne qui suscitait, sur ses pas, dans les fêtes officielles de la Troisième République, auxquelles la situation en vue de son père la forçait d'assister, un discret murmure d'admiration extasiée; il semblait, au contraire, que la fatalité, en

lui faisant expier si tard une imprudence commise si jeune, ne l'avait précipitée dans une crise momentanée de désespoir et de folie que pour lui faire quitter ce masque de pierre derrière lequel se cachait l'âme la plus délicate et la plus tendre. Et c'est cette âme, encore inconnue, qui rayonnait ce jour-là, me semblait-il, du plus suave et du plus charmant éclat, sur le pur ovale de son visage, dans ses yeux pleins d'une tristesse heureuse, sur son front poli comme l'ivoire, où se lisait l'amour de tout ce qui était beau et de tout ce qui était bon.

Quant à sa toilette, j'avouerai sottement que je ne me la rappelle plus et qu'il me serait impossible de dire même la couleur de sa robe. Mais ce dont je me souviens, par exemple, c'est de l'expression étrange que prit soudain son regard en ne découvrant point parmi nous celui qu'elle cherchait. Elle ne parut redevenir tout à fait calme et maîtresse d'elle-même que lorsqu'elle eut enfin aperçu Rouletabille derrière son pilier. Elle lui sourit et nous sourit aussi, à notre tour.

«Elle a encore ses yeux de folle!»

Je me retournai vivement pour voir qui avait prononcé cette phrase abominable. C'était un pauvre sire, que Robert Darzac, dans sa bonté, avait fait nommer aide de laboratoire, chez lui, à la Sorbonne. Il se nommait Brignolles et était vaguement cousin du marié. Nous ne connaissions point d'autre parent à M. Darzac, dont la famille était originaire du midi. Depuis longtemps, M. Darzac avait perdu son père et sa mère; il n'avait ni frère ni soeur et semblait avoir rompu toute relation avec son pays, d'où

il n'avait rapporté qu'un ardent désir de réussir, une faculté de travail exceptionnelle, une intelligence solide et un besoin naturel d'affection et de dévouement qui avait trouvé avidement l'occasion de se satisfaire auprès du professeur Stangerson et de sa fille. Il avait aussi rapporté de la Provence, son pays natal, un doux accent qui avait fait d'abord sourire ses élèves de la Sorbonne, mais que ceux-ci avaient aimé bientôt comme une musique agréable et discrète qui atténuait un peu l'aridité nécessaire des cours de leur jeune maître, déjà célèbre.

Un beau matin du printemps précédent, il y avait par conséquent un an environ de cela, Robert Darzac leur avait présenté Brignolles. Il venait tout droit d'Aix où il avait été préparateur de physique et où il avait dû commettre quelque faute disciplinaire qui l'avait jeté tout à coup sur le pavé; mais il s'était souvenu à temps qu'il était parent de M. Darzac, avait pris le train pour Paris et avait su si bien attendrir le fiancé de Mathilde Stangerson que celui-ci, le prenant en pitié, avait trouvé le moyen de l'associer à ses travaux. À ce moment, la santé de Robert Darzac était loin d'être florissante. Elle subissait le contrecoup des formidables émotions qui l'avaient assailli au Glandier et en cour d'assises; mais on eût pu croire que la guérison, désormais assurée, de Mathilde, et que la perspective de leur prochain hymen auraient la plus heureuse influence sur l'état moral et, par contrecoup, sur l'état physique du professeur. Or, nous remarquâmes tous au contraire que, du jour où il s'adjoignit ce Brignolles, dont le concours devait

lui être, disait-il, d'un précieux soulagement, la faiblesse de M. Darzac ne fit qu'augmenter. Enfin, nous constatâmes aussi que Brignolles ne portait pas chance, car deux fâcheux accidents se produisirent coup sur coup au cours d'expériences qui semblaient cependant ne devoir présenter aucun danger: le premier résulta de l'éclatement inopiné d'un tube de Gessler dont les débris eussent pu dangereusement blesser M. Darzac et qui ne blessa que Brignolles, lequel en conservait encore aux mains quelques cicatrices. Le second, qui aurait pu être extrêmement grave, arriva à la suite de l'explosion stupide d'une petite lampe à essence, au-dessus de laquelle M. Darzac était justement penché. La flamme faillit lui brûler la figure; heureusement, il n'en fut rien, mais elle lui flamba les cils et lui occasionna, pendant quelque temps, des troubles de la vue, si bien qu'il ne pouvait plus supporter que difficilement la pleine lumière du soleil.

Depuis les mystères du Glandier, j'étais dans un état d'esprit tel que je me trouvais tout disposé à considérer comme peu naturels les événements les plus simples. Lors de ce dernier accident, j'étais présent, étant venu chercher M. Darzac à la Sorbonne. Je conduisis moi-même notre ami chez un pharmacien et de là chez un docteur, et je priai assez sèchement Brignolles, qui manifestait le désir de nous accompagner, de rester à son poste. En chemin, M. Darzac me demanda pourquoi j'avais ainsi bousculé ce pauvre Brignolles; je lui répondis que j'en voulais à ce garçon d'une façon générale parce que ses manières ne me plaisaient point, et d'une façon particulière, ce jour-là, parce

que j'estimais qu'il fallait le rendre responsable de l'accident. M. Darzac voulut en connaître la raison; mais je ne sus que répondre et il se mit à rire. M. Darzac finit de rire cependant lorsque le docteur lui eut dit qu'il aurait pu perdre la vue et que c'était miracle qu'il en fût quitte à si bon compte.

L'inquiétude que me causait Brignolles était, sans doute, ridicule, et les accidents ne se reproduisirent plus. Tout de même, j'étais si extraordinairement prévenu contre lui que, dans le fond de moi-même, je ne lui pardonnai pas que la santé de M. Darzac ne s'améliorât point. Au commencement de l'hiver, il toussa, si bien que je le suppliai, et que nous le supplîâmes tous, de demander un congé et de s'aller reposer dans le midi. Les docteurs lui conseillèrent San Remo. Il y fut et, huit jours après, il nous écrivait qu'il se sentait beaucoup mieux; il lui semblait qu'on lui avait, depuis qu'il était arrivé dans ce pays, enlevé un poids de dessus la poitrine!... «Je respire!... je respire!... nous disait-il. Quand je suis parti de Paris, j'étouffais!» Cette lettre de M. Darzac me donna beaucoup à réfléchir et je n'hésitai point à faire part de mes réflexions à Rouletabille. Or celui-ci voulut bien s'étonner avec moi de ce que M. Darzac était si mal quand il se trouvait auprès de Brignolles, et si bien quand il en était éloigné... Cette impression était si forte chez moi, tout particulièrement, que je n'eusse point permis à Brignolles de s'absenter. Ma foi non! S'il avait quitté Paris, j'aurais été capable de le suivre! Mais il ne s'en alla point; au contraire. Les Stangerson ne l'eurent jamais plus près d'eux. Sous prétexte de demander des nouvelles

de M. Darzac, il était tout le temps fourré chez M. Stangerson. Il parvint une fois à voir Mlle Stangerson, mais j'avais fait à la fiancée de M. Darzac un tel portrait du préparateur de physique, que je réussis à l'en dégoûter pour toujours, ce dont je me félicitai dans mon for intérieur.

M. Darzac resta quatre mois à San Remo et nous revint presque entièrement rétabli. Ses yeux, cependant, étaient encore faibles et il était dans la nécessité d'en prendre le plus grand soin. Rouletabille et moi avions décidé de surveiller le Brignolles, mais nous fûmes satisfaits d'apprendre que le mariage allait avoir lieu presque aussitôt et que M. Darzac emmènerait sa femme, dans un long voyage, loin de Paris et... loin de Brignolles.

À son retour de San Remo, M. Darzac m'avait demandé:

«Eh bien, où en êtes-vous avec ce pauvre Brignolles? Êtes-vous revenu sur son compte?

– Ma foi non!» avais-je répondu.

Et il s'était encore moqué de moi, m'envoyant quelques-unes de ces plaisanteries provençales qu'il affectionnait quand les événements lui permettaient d'être gai, et qui avaient retrouvé dans sa bouche une saveur nouvelle depuis que son séjour dans le midi avait rendu à son accent toute sa belle couleur initiale.

Il était heureux! Mais nous ne pûmes avoir une idée véritable de son bonheur – car, entre son retour et son mariage, nous eûmes peu d'occasions de le voir – que sur le seuil même de cette église où il nous apparut comme transformé. Il redressait avec un orgueil bien compréhensible sa taille légèrement voûtée. Le

bonheur le faisait plus grand et plus beau!

«C'est le cas de dire qu'il est à la noce, le patron!» ricana Brignolles.

Je m'éloignai de cet homme qui me répugnait et m'avançai jusque dans le dos de ce pauvre M. Stangerson, qui resta, lui, les bras croisés toute la cérémonie, sans rien voir, sans rien entendre. On dut lui frapper sur l'épaule, quand tout fut fini, pour le tirer de son rêve.

Quand on passa à la sacristie, maître André Hesse poussa un profond soupir.

«Ça y est! fit-il. Je respire...

– Pourquoi ne respiriez-vous donc pas, mon ami?» demanda maître Henri-Robert.

Alors maître André Hesse avoua qu'il avait redouté jusqu'à la dernière minute l'arrivée du mort...

«Que voulez-vous! répliqua-t-il à son confrère qui se moquait, je ne puis me faire à cette idée que Frédéric Larsan consente à être mort pour de bon!...»

Nous nous trouvions tous maintenant – une dizaine de personnes au plus – dans la sacristie. Les témoins signaient sur les registres et les autres félicitaient gentiment les nouveaux mariés. Cette sacristie est encore plus sombre que l'église et j'aurais pu penser que je devais à cette obscurité de ne point apercevoir, en un pareil moment, Joseph Rouletabille, si la pièce n'avait été si petite. De toute évidence, il n'était point là. Qu'est-ce que cela signifiait? Mathilde l'avait déjà réclamé deux fois et M. Robert

Darzac me pria de l'aller chercher, ce que je fis; mais je rentrai dans la sacristie sans lui; je ne l'avais pas trouvé.

«Voilà qui est bizarre, fit M. Darzac, et tout à fait inexplicable. Êtes-vous bien sûr d'avoir regardé partout? Il sera dans quelque coin, à rêver.

– Je l'ai cherché partout et je l'ai appelé», répliquai-je.

Mais M. Darzac ne s'en tint point à ce que je lui disais. Il voulut faire lui-même le tour de l'église. Tout de même, il fut plus heureux que moi, car il apprit d'un mendiant qui se tenait sous le porche avec sa timbale qu'un jeune homme qui ne pouvait être, en effet, que Rouletabille était sorti de l'église quelques minutes auparavant et s'était éloigné dans un fiacre. Quand il rapporta cette nouvelle à sa femme, celle-ci en parut peinée au-delà de toute expression. Elle m'appela et me dit:

«Mon cher Monsieur Sainclair, vous savez que nous prenons le train dans deux heures à la gare de Lyon; cherchez-moi notre petit ami et amenez-le moi, et dites-lui que sa conduite inexplicable m'inquiète beaucoup...

– Comptez sur moi», fis-je...

Et je me mis à la chasse de Rouletabille sur-le-champ. Mais je revins bredouille à la gare de Lyon. Ni chez lui, ni au journal, ni au café du Barreau où les nécessités de son métier le forçaient souvent de se trouver à cette heure du jour, je ne pus mettre la main sur lui. Aucun de ses camarades ne put me dire où j'aurais quelque chance de le rencontrer. Je vous laisse à penser combien tristement je fus accueilli sur le quai de la gare. M. Darzac

était navré; mais, comme il avait à s'occuper de l'installation des voyageurs, car le professeur Stangerson, qui se rendait à Menton, chez les Rance, accompagnait les nouveaux mariés jusqu'à Dijon, cependant que ceux-ci continuaient leur voyage par Culoz et le Mont-Cenis, il me pria d'annoncer cette mauvaise nouvelle à sa femme. Je fis la triste commission en ajoutant que Rouletabille viendrait sans doute avant le départ du train. Aux premiers mots que je lui dis de cela, Mathilde se prit à pleurer doucement, et elle secoua la tête:

«Non! Non!... c'est fini!... Il ne viendra plus!...»

Et elle monta dans son wagon...

C'est alors que l'insupportable Brignolles, voyant l'émoi de la nouvelle mariée, ne put s'empêcher de répéter encore à maître André Hesse, qui, du reste, le fit taire fort malhonnêtement, comme il le méritait: «Regardez donc! Regardez donc!... je vous dis qu'elle a encore ses yeux de folle!... Ah! Robert a eu tort... il aurait mieux fait d'attendre!» Je vois encore Brignolles disant cela, et je me rappelle le sentiment d'horreur que, dans le moment même, il m'inspira. Il ne faisait point de doute pour moi depuis longtemps que ce Brignolles était un méchant homme, et surtout un jaloux, et qu'il ne pardonnait point à son parent le service que celui-ci lui avait rendu en le casant dans un poste tout à fait subalterne. Il avait la mine jaune et les traits longs, tirés de haut en bas. Tout en lui paraissait amertume, et tout en lui était long. Il avait une longue taille, de longs bras, de longues jambes et une longue tête. Cependant à cette règle de longueur,

il fallait faire une exception pour les pieds et pour les mains. Il avait les extrémités petites et presque élégantes. Ayant été si brusquement morigéné pour ses méchants propos par le jeune avocat, Brignolles en conçut une immédiate rancune et quitta la gare après avoir présenté ses civilités aux époux. Du moins je crus qu'il quitta la gare, car je ne le vis plus.

Nous avions encore trois minutes avant le départ du train. Nous espérions encore en l'arrivée de Rouletabille, et nous examinions tous le quai, pensant voir enfin surgir dans la troupe hâtive des voyageurs en retard la figure sympathique de notre jeune ami. Comment se faisait-il qu'il n'apparût point, selon sa coutume et sa manière, bousculant tout et tous, ne se préoccupant point des protestations et des cris qui signalaient ordinairement son passage dans une foule où il se montrait toujours plus pressé que les autres? Que faisait-il?... Déjà on fermait les portières; on en entendait le claquement brutal... Et puis ce furent les brèves invitations des employés... «En voiture! Messieurs!... en voiture!...» quelques galopades dernières... le coup de sifflet aigu qui commandait le départ... puis la clameur enrouée de la locomotive, et le convoi se mit en marche... Mais pas de Rouletabille!... Nous en étions si tristes et, aussi, tellement étonnés, que nous restions sur le quai à regarder Mme Darzac sans penser à lui faire entendre nos souhaits de bon voyage. La fille du professeur Stangerson jeta un long regard sur le quai et, dans le moment que le train commençait à accélérer sa marche, sûre désormais qu'elle ne verrait plus, avant son départ, son petit

ami, elle me tendit une enveloppe, par la portière...

«Pour lui!» fit-elle...

Et elle ajouta, soudain, avec une figure envahie d'un si subit effroi, et sur un ton si étrange que je ne pus m'empêcher de songer aux néfastes réflexions de Brignolles.

«Au revoir, mes amis!... ou adieu!»

II

Où il est question de l'humeur changeante de Joseph Rouletabille

En revenant, seul, de la gare, je ne pus que m'étonner de la singulière tristesse qui m'avait envahi, sans que j'en pusse démêler précisément la cause. Depuis le procès de Versailles, aux péripéties duquel j'avais été si intimement mêlé, j'avais lié tout à fait amitié avec le professeur Stangerson, sa fille et Robert Darzac. J'aurais dû être particulièrement heureux d'un événement qui semblait satisfaire tout le monde. Je pensai que l'extraordinaire absence du jeune reporter devait être pour quelque chose dans cette sorte de prostration. Rouletabille avait été traité par les Stangerson et M. Darzac comme un sauveur. Et, surtout, depuis que Mathilde était sortie de la maison de santé où le désarroi de son esprit avait nécessité pendant plusieurs mois des soins assidus, depuis que la fille de l'illustre professeur avait pu se rendre compte du rôle extraordinaire joué par cet enfant dans un drame où, sans lui, elle eût inévitablement sombré avec tous ceux qu'elle aimait, depuis qu'elle avait lu avec toute sa raison, enfin recouvrée, le compte rendu sténographié des débats où Rouletabille apparaissait comme un petit héros miraculeux, il n'était point d'attentions quasi maternelles dont elle n'eût entouré mon ami. Elle s'était intéressée à tout ce qui le touchait,

elle avait excité ses confidences, elle avait voulu en savoir sur Rouletabille plus que je n'en savais et plus peut-être qu'il n'en savait lui-même. Elle avait montré une curiosité discrète mais continue relativement à une origine que nous ignorions tous et sur laquelle le jeune homme avait continué de se taire avec une sorte de farouche orgueil. Très sensible à la tendre amitié que lui témoignait la pauvre femme, Rouletabille n'en conservait pas moins une extrême réserve et affectait, dans ses rapports avec elle, une politesse émue qui m'étonnait toujours de la part d'un garçon que j'avais connu si primesautier, si exubérant, si entier dans ses sympathies ou dans ses aversions. Plus d'une fois, je lui en avais fait la remarque, et il m'avait toujours répondu d'une façon évasive en faisant grand étalage, cependant, de ses sentiments dévoués pour une personne qu'il estimait, disait-il, plus que tout au monde, et pour laquelle il eût été prêt à tout sacrifier si le sort ou la fortune lui avaient donné l'occasion de sacrifier quelque chose pour quelqu'un. Il avait aussi des moments d'une incompréhensible humeur. Par exemple, après s'être fait, devant moi, une fête d'aller passer une grande journée de repos chez les Stangerson qui avaient loué pour la belle saison – car ils ne voulaient plus habiter le Glandier – une jolie petite propriété sur les bords de la Marne, à Chennevières, et après avoir montré, à la perspective d'un si heureux congé, une joie enfantine, il lui arrivait de se refuser, tout à coup, sans aucune raison apparente, à m'accompagner. Et je devais partir seul, le laissant dans la petite chambre qu'il avait conservée au coin du

boulevard Saint-Michel et de la rue Monsieur- le-Prince. Je lui en voulais de toute la peine qu'il causait ainsi à cette bonne Mlle Stangerson. Un dimanche, celle-ci, outrée de l'attitude de mon ami, résolut d'aller le surprendre avec moi dans sa retraite du quartier Latin.

Quand nous arrivâmes chez lui, Rouletabille, qui avait répondu par un énergique: «Entrez!» au coup que j'avais frappé à sa porte, Rouletabille, qui travaillait à sa petite table, se leva en nous apercevant et devint si pâle... si pâle que nous crûmes qu'il allait défaillir.

«Mon Dieu!» s'écria Mathilde Stangerson en se précipitant vers lui. Mais, plus prompt qu'elle encore, avant qu'elle ne fût arrivée à la table où il s'appuyait, il avait jeté sur les papiers qui s'y trouvaient éparpillés une serviette de maroquin qui les dissimula entièrement.

Mathilde avait vu, naturellement, le geste. Elle s'arrêta, toute surprise.

«Nous vous dérangeons? fit-elle sur un ton de doux reproche.
– Non! répondit-il, j'ai fini de travailler. Je vous montrerai ça plus tard. C'est un chef-d'oeuvre, une pièce en cinq actes dont je n'arrive pas à trouver le dénouement.»

Et il sourit. Bientôt il redevint tout à fait maître de lui et nous dit cent drôleries en nous remerciant d'être venus le troubler dans sa solitude. Il voulut absolument nous inviter à dîner et nous allâmes tous trois manger dans un restaurant du quartier latin, chez Foyot. Quelle bonne soirée! Rouletabille avait téléphoné à

Robert Darzac qui vint nous rejoindre au dessert. À cette époque, M. Darzac n'était point trop souffrant et l'étonnant Brignolles n'avait pas encore fait son apparition dans la capitale. On s'amusa comme des enfants. Ce soir d'été était si beau et si doux dans le Luxembourg solitaire.

Avant de quitter Mlle Stangerson, Rouletabille lui demanda pardon de l'humeur bizarre qu'il montrait quelquefois et s'accusa d'avoir, au fond, un très méchant caractère. Mathilde l'embrassa et Robert Darzac aussi l'embrassa. Et il en fut si ému que, durant le temps que je le reconduisis jusqu'à sa porte, il ne me dit point un mot; mais, au moment de nous séparer, il me serra la main comme jamais encore il ne l'avait fait. Drôle de petit bonhomme! ... Ah! si j'avais su!... Comme je me reproche maintenant de l'avoir, par instants, à cette époque, jugé avec un peu trop d'impatience...

Ainsi, triste, triste, assailli de pressentiments que j'essayais en vain de chasser, je revenais de la gare de Lyon, me remémorant les innombrables fantaisies, bizarreries, et quelquefois douloureux caprices de Rouletabille au cours de ces deux dernières années, mais rien, cependant, rien de tout cela ne pouvait me faire prévoir ce qui venait de se passer, et encore moins me l'expliquer. Où était Rouletabille? Je m'en fus à son hôtel, boulevard Saint-Michel, me disant que si, là encore, je ne le trouvais pas, je pourrais, au moins, laisser la lettre de Mme Darzac. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, en entrant dans l'hôtel, d'y trouver mon domestique portant ma valise! Je le priai de

m'expliquer ce que cela signifiait, et il me répondit qu'il n'en savait rien: qu'il fallait le demander à M. Rouletabille.

Celui-ci, en effet, pendant que je le cherchais partout, excepté, naturellement, chez moi, s'était rendu à mon domicile, rue de Rivoli, s'était fait conduire dans ma chambre par mon domestique, lui avait fait apporter une valise et avait soigneusement rempli cette valise de tout le linge nécessaire à un honnête homme qui se dispose à partir en voyage pour quatre ou cinq jours. Puis, il avait ordonné à mon godiche de transporter ce petit bagage, une heure plus tard, à son hôtel du boul'Mich'. Je ne fis qu'un bond jusqu'à la chambre de mon ami où je le trouvai en train d'empiler méticuleusement dans un sac de nuit des objets de toilette, du linge de jour et une chemise de nuit. Tant que cette besogne ne fut point terminée, je ne pus rien tirer de Rouletabille, car, dans les petites choses de la vie courante, il était volontiers maniaque et, en dépit de la modestie de ses ressources, tenait à vivre fort correctement, ayant l'horreur de tout ce qui touchait de près ou de loin à la bohème. Il daigna enfin m'annoncer que «nous allions prendre nos vacances de Pâques», et que, puisque j'étais libre et que son journal l'Époque lui accordait un congé de trois jours, nous ne pouvions mieux faire que d'aller nous reposer «au bord de la mer». Je ne lui répondis même pas, tant j'étais furieux de la façon dont il venait de se conduire, et aussi tant je trouvais stupide cette proposition d'aller contempler l'océan ou la Manche par un de ces temps abominables de printemps qui, tous les ans, pendant deux ou trois

semaines, nous font regretter l'hiver. Mais il ne s'émut point outre mesure de mon silence, et, prenant ma valise d'une main, son sac de l'autre, me poussant dans l'escalier, il me fit bientôt monter dans un fiacre qui nous attendait devant la porte de l'hôtel. Une demi- heure plus tard, nous nous trouvions tous deux dans un compartiment de première classe de la ligne du Nord, qui roulait vers Le Tréport, par Amiens. Comme nous entrions en gare de Creil, il me dit:

«Pourquoi ne me donnez-vous pas la lettre que l'on vous a remise pour moi?»

Je le regardai. Il avait deviné que Mme Darzac aurait une grande peine de ne l'avoir point vu au moment de son départ et qu'elle lui écrirait. Ça n'était pas bien malin. Je lui répondis:

«Parce que vous ne le méritez pas.»

Et je lui fis d'amers reproches auxquels il ne prit point garde. Il n'essaya même pas de se disculper, ce qui me mit plus en colère que tout. Enfin, je lui donnai la lettre. Il la prit, la regarda, en respira le doux parfum. Comme je le considérais avec curiosité, il fronça les sourcils, dissimulant, sous cette mine rébarbative, une émotion souveraine. Mais il ne put finalement me la cacher qu'en s'appuyant le front à la vitre et en s'absorbant dans une étude approfondie du paysage.

«Eh bien, lui demandai-je, vous ne la lisez pas?

– Non, me répondit-il, pas ici!... Mais là-bas!...»

Nous arrivâmes au Tréport en pleine nuit noire, après six heures d'un interminable voyage et par un temps de chien. Le

vent de mer nous glaçait et balayait le quai désert. Nous ne rencontrâmes qu'un douanier enfermé dans sa capote et dans son capuchon et qui faisait les cent pas sur le pont du canal. Pas une voiture, naturellement. Quelques papillons de gaz, tremblotant dans leur cage de verre, reflétaient leur éclat falot dans de larges flaques de pluie où nous pataugions à l'envi, cependant que nous courbions le front sous la rafale. On entendait au loin le bruit que faisaient, en claquant sur les dalles sonores, les petits sabots de bois d'une Tréportaise attardée. Si nous ne tombâmes point dans le grand trou noir de l'avant-port, c'est que nous fûmes avertis du danger par la fraîcheur salée qui montait de l'abîme et par la rumeur de la marée. Je maugréais derrière Rouletabille qui nous dirigeait assez difficilement dans cette obscurité humide. Cependant il devait connaître l'endroit, car nous arrivâmes tout de même, cahin-caha, odieusement giflés par l'embrun, à la porte de l'unique hôtel qui reste ouvert, pendant la mauvaise saison, sur la plage. Rouletabille demanda tout de suite à souper et du feu, car nous avions grand-faim et grand froid.

«Ah ça! lui dis-je, daignerez-vous me faire savoir ce que nous sommes venus chercher dans ce pays, en dehors des rhumatismes qui nous guettent et de la pleurésie qui nous menace?»

Car Rouletabille, dans le moment, toussait et ne parvenait point à se réchauffer.

«Oh! fit-il, je vais vous le dire. Nous sommes venus chercher le parfum de la Dame en noir!»

Cette phrase me donna si bien à réfléchir que je n'en dormis

guère de la nuit. Dehors, le vent de mer hululait toujours, poussant sur la grève sa vaste plainte, puis s'engouffrant tout à coup dans les petites rues de la ville, comme dans des corridors. Je crus entendre remuer dans la chambre à côté, qui était celle de mon ami: je me levai et poussai sa porte. Malgré le froid, malgré le vent, il avait ouvert sa fenêtre, et je le vis distinctement qui envoyait des baisers à l'ombre. Il embrassait la nuit!

Je refermai la porte et revins me coucher discrètement. Le lendemain matin, je fus réveillé par un Rouletabille épouvanté. Sa figure marquait une angoisse extrême et il me tendait un télégramme qui lui venait de Bourg et qui lui avait été, sur l'ordre qu'il en avait donné, réexpédié de Paris. Voici la dépêche: «Venez immédiatement sans perdre une minute. Avons renoncé à notre voyage en Orient et allons rejoindre M. Stangerson à Menton, chez les Rance, aux Rochers Rouges. Que cette dépêche reste secrète entre nous. Il ne faut effrayer personne. Vous prétexterez auprès de nous congé, tout ce que vous voudrez, mais venez! Télégraphiez-moi poste restante à Menton. Vite, vite, je vous attends. Votre désespéré, DARZAC.»

III

Le parfum

«Eh bien, m'écriai-je, en sautant de mon lit. Ça ne m'étonne pas!...

– Vous n'avez jamais cru à sa mort?» me demanda Rouletabille avec une émotion telle que je ne pouvais pas me l'expliquer, malgré l'horreur qui se dégageait de la situation, en admettant que nous dussions prendre à la lettre les termes du télégramme de M. Darzac.

«Pas trop, fis-je. Il avait tant besoin de passer pour mort qu'il a pu faire le sacrifice de quelques papiers, lors de la catastrophe de La Dordogne. Mais qu'avez-vous, mon ami?... vous paraissez d'une faiblesse extrême. Êtes-vous malade?...»

Rouletabille s'était laissé choir sur une chaise. C'est d'une voix presque tremblante qu'il me confia à son tour qu'il n'avait cru réellement à sa mort qu'une fois la cérémonie du mariage terminée. Il ne pouvait entrer dans l'esprit du jeune homme que Larsan eût laissé s'accomplir l'acte qui donnait Mathilde Stangerson à M. Darzac, s'il avait été encore vivant. Larsan n'avait qu'à se montrer pour empêcher le mariage; et, si dangereuse qu'eût été, pour lui, cette manifestation, il n'eût point hésité à se livrer, connaissant les sentiments religieux de la fille du professeur Stangerson, et sachant bien qu'elle n'eût jamais

consenti à lier son sort à un autre homme, du vivant de son premier mari, se trouvât-elle même délivrée de celui-ci par la loi humaine? En vain eût-on invoqué auprès d'elle la nullité de ce premier mariage au regard des lois françaises, il n'en restait pas moins qu'un prêtre avait fait d'elle la femme d'un misérable, pour toujours!

Et Rouletabille, essuyant la sueur qui coulait de son front, ajoutait:

«Hélas! rappelez-vous, mon ami... aux yeux de Larsan "le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat"!»

Je mis ma main sur la main de Rouletabille. Il avait la fièvre. Je voulus le calmer, mais il ne m'entendait pas:

– Et voilà qu'il aurait attendu après le mariage, quelques heures après le mariage, pour apparaître, s'écria-t-il. Car, pour moi, comme pour vous, Sainclair, n'est-ce pas? la dépêche de M. Darzac ne signifierait rien si elle ne voulait pas dire que l'autre est revenu.

– Évidemment!... Mais M. Darzac a pu se tromper!...

– Oh! M. Darzac n'est pas un enfant qui a peur... cependant, il faut espérer, il faut espérer, n'est-ce pas, Sainclair? Qu'il s'est trompé!... Non, non! ça n'est pas possible, ce serait trop affreux! ... trop affreux... Mon ami! Mon ami!... oh! Sainclair, ce serait trop terrible!...»

Je n'avais jamais vu, même au moment des pires événements du Glandier, Rouletabille aussi agité. Il s'était levé, maintenant...

il marchait dans la chambre, déplaçait sans raison des objets, puis me regardait en répétant: «Trop terrible!... trop terrible!»

Je lui fis remarquer qu'il n'était point raisonnable de se mettre dans un état pareil, à la suite d'une dépêche qui ne prouvait rien et pouvait être le résultat de quelque hallucination... Et puis, j'ajoutai que ce n'était pas dans le moment que nous allions sans doute avoir besoin de tout notre sang-froid, qu'il fallait nous laisser aller à de semblables épouvantes, inexcusables chez un garçon de sa trempe.

«Inexcusables!... Vraiment, Sainclair... inexcusables!...

– Mais, enfin, mon cher... vous me faites peur!... que se passe-t-il?

– Vous allez le savoir... La situation est horrible... Pourquoi n'est-il pas mort?

– Et qu'est-ce qui vous dit, après tout, qu'il ne l'est pas.

– C'est que, voyez-vous, Sainclair... Chut!... Taisez-vous... Taisez-vous, Sainclair!... C'est que, voyez-vous, s'il est vivant, moi, j'aimerais autant être mort!

– Fou! Fou! Fou! c'est surtout s'il est vivant qu'il faut que vous soyez vivant, pour la défendre, elle!

– Oh! oh! c'est vrai! Ce que vous venez de dire là, Sainclair!...

C'est très exactement vrai!... Merci, mon ami!... Vous avez dit le seul mot qui puisse me faire vivre: «Elle!» Croyez-vous cela!...

Je ne pensais qu'à moi!... Je ne pensais qu'à moi!...»

Et Rouletabille ricana, et, en vérité, j'eus peur, à mon tour,

de le voir ricaner ainsi et je le priaï, en le serrant dans mes bras, de bien vouloir me dire pourquoi il était si effrayé, pourquoi il parlait de sa mort à lui, pourquoi il ricanait ainsi...

«Comme à un ami, comme à ton meilleur ami, Rouletabille! ... Parle, parle! Soulage-toi!... Dis-moi ton secret! Dis-le moi, puisqu'il t'étouffe!... Je t'ouvre mon coeur...»

Rouletabille a posé sa main sur mon épaule... Il m'a regardé jusqu'au fond des yeux, jusqu'au fond de mon coeur, et il m'a dit:

«Vous allez tout savoir, Sainclair, vous allez en savoir autant que moi, et vous allez être aussi effrayé que moi, mon ami, parce que vous êtes bon, et que je sais que vous m'aimez!»

Là-dessus, comme je croyais qu'il allait s'attendrir, il se borna à demander l'indicateur des chemins de fer.

«Nous partons à une heure, me dit-il, il n'y a pas de train direct entre la ville d'Eu et Paris, l'hiver; nous n'arriverons à Paris qu'à sept heures. Mais nous aurons grandement le temps de faire nos malles et de prendre, à la gare de Lyon, le train de neuf heures pour Marseille et Menton.»

Il ne me demandait même pas mon avis; il m'emmenait à Menton comme il m'avait emmené au Tréport; il savait bien que dans les conjonctures présentes je n'avais rien à lui refuser. Du reste, je le voyais dans un état si anormal que, n'eût-il point voulu de moi, je ne l'aurais pas quitté. Et puis, nous entrions en pleines vacances et mes affaires du palais me laissaient toute liberté.

«Nous allons donc à la ville d'Eu? demandai-je.

– Oui, nous prendrons le train là-bas. Il faut une demi-heure

à peine pour aller en voiture du Tréport à Eu...

– Nous serons restés peu de temps dans ce pays, fis-je.

– Assez, je l'espère... assez pour ce que je suis venu y chercher, hélas!...»

Je pensai au parfum de la Dame en noir, et je me tus. Ne m'avait-il point dit que j'allais tout savoir. Il m'emmena sur la jetée. Le vent était encore violent et nous dûmes nous abriter derrière le phare. Il resta un instant songeur et ferma les yeux devant la mer.

«C'est ici, finit-il par dire, que je l'ai vue pour la dernière fois.»

Il regarda le banc de pierre.

«Nous nous sommes assis là; elle m'a serré sur son coeur. J'étais un tout petit enfant; j'avais neuf ans... elle m'a dit de rester là, sur ce banc, et puis elle s'en est allée et je ne l'ai plus jamais revue... C'était le soir... un doux soir d'été, le soir de la distribution des prix... Oh! elle n'avait pas assisté à la distribution, mais je savais qu'elle viendrait le soir... un soir plein d'étoiles et si clair que j'ai espéré un instant distinguer son visage. Cependant, elle s'est couverte de son voile en poussant un soupir. Et puis elle est partie. Je ne l'ai plus jamais revue.

– Et vous, mon ami?

– Moi?

– Oui; qu'avez-vous fait? Vous êtes resté longtemps sur ce banc?...

– J'aurais bien voulu... Mais le cocher est venu me chercher

et je suis rentré...

– Où?

– Eh bien, mais... au collège...

– Il y a donc un collège au Tréport?

– Non pas, mais il y en a un à Eu... Je suis rentré au collège d'Eu...»

Il me fit signe de le suivre.

«Nous y allons, dit-il... Comment voulez-vous que je sache ici?...

Il y a eu trop de tempêtes!...»

Une demi-heure plus tard nous étions à Eu. Au bas de la rue des marronniers, notre voiture roula bruyamment sur les pavés durs de la grande place froide et déserte, pendant que le cocher annonçait son arrivée en faisant claquer son fouet à tour de bras, remplissant la petite ville morte de la musique déchirante de sa lanière de cuir.

Bientôt, on entendit, par-dessus les toits, sonner une horloge – celle du collège, me dit Rouletabille – et tout se tut. Le cheval, la voiture, s'étaient immobilisés sur la place. Le cocher avait disparu dans un cabaret. Nous entrâmes dans l'ombre glacée de la haute église gothique qui bordait, d'un côté, la grand'place. Rouletabille jeta un coup d'oeil sur le château dont on apercevait l'architecture de briques roses couronnées de vastes toits Louis XIII, façade morne qui semble pleurer ses princes exilés; il considéra, mélancolique, le bâtiment carré de la mairie qui avançait vers nous la lance hostile de son drapeau sale, les

maisons silencieuses, le café de Paris – le café de messieurs les officiers – la boutique du coiffeur, celle du libraire. N'était-ce point là qu'il avait acheté ses premiers livres neufs, payés par la Dame en noir?...

«Rien n'est changé!...»

Un vieux chien, sans couleur, sur le seuil du libraire, allongeait son museau paresseux sur ses pattes gelées.

«C'est Cham! fit Rouletabille. Oh! je le reconnais bien!...

C'est Cham! C'est mon bon Cham!»

Et il l'appela:

«Cham! Cham!...»

Le chien se souleva, tourné vers nous, écoutant cette voix qui l'appelait. Il fit quelques pas difficiles, nous frôla, et retourna s'allonger sur son seuil, indifférent.

«Oh! dit Rouletabille, c'est lui!... Mais il ne me reconnaît plus...»

Il m'entraîna dans une ruelle qui descendait une pente rapide, pavée de cailloux pointus. Il me tenait par la main et je sentais toujours sa fièvre. Nous nous arrê tâmes bientôt devant un petit temple de style jésuite qui dressait devant nous son porche orné de ces demi-cercles de pierre, sortes de «consoles renversées», qui sont le propre d'une architecture qui n'a contribué en rien à la gloire du dix-septième siècle. Ayant poussé une petite porte basse, Rouletabille me fit entrer sous une voûte harmonieuse au fond de laquelle sont agenouillées, sur la pierre de leurs tombeaux vides, les magnifiques statues de marbre de Catherine de Clèves

et de Guise le Balafré.

«La chapelle du collège», me dit tout bas le jeune homme.

Il n'y avait personne dans cette chapelle.

Nous l'avons traversée en hâte. Sur la gauche, Rouletabille poussa très doucement un tambour qui donnait sur une sorte d'auvent.

«Allons, fit-il tout bas, tout va bien. Comme cela nous serons entrés dans le collège et le concierge ne m'aura pas vu. Certainement, il m'aurait reconnu!

– Quel mal y aurait-il à cela?»

Mais justement, un homme, tête nue, un trousseau de clefs à la main, passa devant l'auvent et Rouletabille se rejeta dans l'ombre.

«C'est le père Simon! Ah! comme il a vieilli! Il n'a plus de cheveux. Attention!... c'est l'heure où il va balayer l'étude des petits... Tout le monde est en classe en ce moment... Oh! nous allons être bien libres! Il ne reste plus que la mère Simon dans sa loge, à moins qu'elle ne soit morte... En tout cas, d'ici elle ne nous verra pas... Mais attendons!... Voilà que le père Simon revient!...»

Pourquoi Rouletabille tenait-il tant à se dissimuler? Pourquoi? Décidément, je ne savais rien de ce garçon que je croyais si bien connaître! Chaque heure passée avec lui me réservait toujours une surprise. En attendant que le père Simon nous laissât le champ libre, Rouletabille et moi parvînmes à sortir de l'auvent sans être aperçus et, dissimulés dans le coin d'une petite cour-jardin, derrière des arbrisseaux, nous pouvions maintenant,

penchés au-dessus d'une rampe de briques, contempler à l'aise, au-dessous de nous, les vastes cours et les bâtiments du collège que nous dominions de notre cachette. Rouletabille me serrait le bras comme s'il avait peur de tomber...

«Mon Dieu! fit-il, la voix rauque... tout cela a été bouleversé. On a démoli la vieille étude «où j'ai retrouvé le couteau», et le préau dans lequel «il avait caché l'argent» a été transporté plus loin... Mais les murs de la chapelle n'ont point changé de place, eux!... Regardez, Sainclair, penchez-vous; cette porte qui donne dans les sous-sols de la chapelle, c'est la porte de la petite classe. Je l'ai franchie combien de fois, mon Dieu! Quand j'étais tout petit enfant... Mais jamais, jamais je ne sortais de là aussi joyeux, même aux heures des plus folles récréations, que lorsque le père Simon venait me chercher pour aller au parloir où m'attendait la Dame en noir!... Pourvu, mon Dieu! qu'on n'ait point touché au parloir!...»

Et il risqua un coup d'oeil en arrière, avança la tête.

«Non! non!... Tenez, le voilà, le parloir!... À côté de la voûte... c'est la première porte à droite... c'est là qu'elle venait... c'est là... Nous allons y aller tout à l'heure, quand le père Simon sera descendu...»

Et il claquait des dents...

«C'est fou, dit-il, je crois que je vais devenir fou... Qu'est-ce que vous voulez? C'est plus fort que moi, n'est-ce pas?... L'idée que je vais revoir le parloir... où elle m'attendait... Je ne vivais que dans l'espoir de la voir, et, quand elle était partie, malgré

que je lui promettais toujours d'être raisonnable, je tombais dans un si morne désespoir que, chaque fois, on craignait pour ma santé. On ne parvenait à me faire sortir de ma prostration qu'en m'affirmant que je ne la verrais plus si je tombais malade. Jusqu'à la visite suivante, je restais avec son souvenir et avec son parfum. N'ayant jamais pu distinctement voir son cher visage, et m'étant enivré jusqu'à en défaillir, lorsqu'elle me serrait dans ses bras, de son parfum, je vivais moins avec son image qu'avec son odeur. Les jours qui suivaient sa visite, je m'échappais de temps en temps, pendant les récréations, jusqu'au parloir, et, lorsque celui-ci était vide, comme aujourd'hui, j'aspirais, je respirais religieusement cet air qu'elle avait respiré, je faisais provision de cette atmosphère où elle avait un instant passé, et je sortais, le coeur embaumé... C'était le plus délicat, le plus subtil et certainement le plus naturel, le plus doux parfum du monde et j'imaginais bien que je ne le rencontrerais plus jamais, jusqu'à ce jour que je vous ai dit, Sainclair... vous vous rappelez... le jour de la réception à l'Élysée...

– Ce jour-là, mon ami, vous avez rencontré Mathilde Stangerson...

– C'est vrai!...» répondit-il d'une voix tremblante...

... Ah! si j'avais su à ce moment que la fille du professeur Stangerson, lors de son premier mariage en Amérique, avait eu un enfant, un fils qui aurait dû, s'il était vivant encore, avoir l'âge de Rouletabille, peut-être, après le voyage que mon ami avait fait là-bas et où il avait été certainement renseigné, peut-être eussé-

je enfin compris son émotion, sa peine, le trouble étrange qu'il avait à prononcer ce nom de Mathilde Stangerson dans ce collège où venait autrefois la Dame en noir!

Il y eut un silence que j'osai troubler.

«Et vous n'avez jamais su pourquoi la Dame en noir n'était plus revenue?

– Oh! fit Rouletabille, je suis sûr que la Dame en noir est revenue... Mais c'est moi qui étais parti!...

– Qui est-ce qui était venu vous chercher?

– Personne!... je m'étais sauvé!...

– Pourquoi?... Pour la chercher?

– Non! non!... pour la fuir!... pour la fuir, vous dis-je, Sainclair!... Mais elle est revenue!... je suis sûr qu'elle est revenue!...

– Elle a dû être désespérée de ne plus vous retrouver!...»

Rouletabille leva les bras vers le ciel, secoua la tête.

«Est-ce que je sais?... Peut-on savoir?... Ah! je suis bien malheureux!... Chut! mon ami!... chut!... le père Simon... là... Il s'en va... enfin!... Vite!... au parloir!...»

Nous y fûmes en trois enjambées. C'était une pièce banale, assez grande, avec de pauvres rideaux blancs à ses fenêtres nues. Elle était meublée de six chaises de paille alignées contre les murailles, d'une glace au-dessus de la cheminée et d'une pendule. Il faisait là-dedans assez sombre.

En entrant dans cette pièce, Rouletabille se découvrit avec un de ces gestes de respect et de recueillement que l'on n'a, à

l'ordinaire, qu'en pénétrant dans un endroit sacré. Il était devenu très rouge, s'avançait à petits pas, très embarrassé, roulant sa casquette de voyage entre ses doigts. Il se tourna vers moi et, tout bas, plus bas encore qu'il ne m'avait parlé dans la chapelle...

«Oh! Sainclair! le voilà, le parloir!... Tenez, touchez mes mains, je brûle... je suis rouge, n'est-ce pas?... J'étais toujours rouge quand j'entrais ici et que je savais que j'allais l'y trouver! ... Certainement, j'ai couru... je suis essoufflé... Je n'ai pas pu attendre, n'est-ce pas?... Oh! mon coeur, mon coeur qui bat comme quand j'étais tout petit... Tenez, j'arrivais ici... là, là!... à la porte, et puis je m'arrêtais, tout honteux... Mais j'apercevais son ombre noire dans le coin; elle me tendait silencieusement les bras et je m'y jetais, et tout de suite, en nous embrassant, nous pleurions!... C'était bon! C'était ma mère, Sainclair!... Oh! ce n'est pas elle qui me l'a dit; au contraire, elle, elle me disait que ma mère était morte et qu'elle était une amie de ma mère... Seulement, comme elle me disait aussi de l'appeler: «maman!» et qu'elle pleurait quand je l'embrassais, je sais bien que c'était ma mère... Tenez, elle s'asseyait toujours là, dans ce coin sombre, et elle venait à la tombée du jour, quand on n'avait pas encore allumé, dans le parloir... En arrivant, elle déposait, sur le rebord de cette fenêtre, un gros paquet blanc, entouré d'une ficelle rose. C'était une brioche. J'adore les brioches, Sainclair!...»

Et Rouletabille ne put plus se retenir. Il s'accouda à la cheminée et il pleura, pleura... Quand il fut un peu soulagé, il releva la tête, me regarda et me sourit tristement. Et puis, il

s'assit, très las. Je n'avais garde de lui adresser la parole. Je sentais si bien que ce n'était pas avec moi qu'il causait, mais avec ses souvenirs...

Je le vis qui sortait de sa poitrine la lettre que je lui avais remise et, les mains tremblantes, il la décacheta. Il la lut lentement. Soudain, sa main retomba, et il poussa un gémissement. Lui, tout à l'heure si rouge était devenu si pâle... si pâle qu'on eût dit que tout son sang s'était retiré de son cœur. Je fis un mouvement, mais son geste m'interdit de l'approcher. Et puis, il ferma les yeux.

J'aurais pu croire qu'il dormait. Je m'éloignai tout doucement alors, sur la pointe des pieds, comme on fait dans la chambre d'un malade. J'allai m'appuyer à une croisée qui donnait sur une petite cour habitée par un grand marronnier. Combien de temps restai-je là à considérer ce marronnier? Est-ce que je sais?... Est-ce que je sais seulement ce que nous aurions répondu à quelqu'un de la maison qui fût entré dans le parloir, à ce moment? Je songeais obscurément à l'étrange et mystérieuse destinée de mon ami... À cette femme qui était peut-être sa mère et qui, peut-être, ne l'était pas!... Rouletabille était alors si jeune... Il avait tant besoin d'une mère qu'il s'en était peut-être, dans son imagination, donné une... Rouletabille!... quel autre nom lui connaissions-nous?... Joseph Joséphin... C'était sans doute sous ce nom-là qu'il avait fait ses premières études, ici... Joseph Joséphin, comme le disait le rédacteur en chef de l'Époque: «Ça n'est pas un nom, ça!» Et, maintenant, qu'était-il venu faire ici? Rechercher la trace d'un

parfum!... Revivre un souvenir?... une illusion?...

Je me retournai au bruit qu'il fit. Il était debout; il paraissait très calme; il avait cette figure soudainement rassérénée de ceux qui viennent de remporter une grande victoire intérieure.

«Sainclair, il faut nous en aller, maintenant... Allons-nous-en, mon ami!... Allons-nous-en!...»

Et il quitta le parloir sans même regarder derrière lui. Je le suivais. Dans la rue déserte où nous parvînmes sans avoir été remarqués, je l'arrêtai et je lui demandai, anxieux:

«Eh bien, mon ami... Avez-vous retrouvé le parfum de la Dame en noir?...»

Certes! il vit bien qu'il y avait dans ma question tout mon coeur, plein de l'ardent désir que cette visite aux lieux de son enfance lui rendît un peu la paix de l'âme.

«Oui, fit-il, très grave... Oui, Sainclair... je l'ai retrouvé...»

Et il me montra la lettre de la fille du professeur Stangerson. Je le regardais, hébété, ne comprenant pas... puisque je ne savais pas... Alors, il me prit les deux mains et, les yeux dans les yeux, il me dit:

«Je vais vous confier un grand secret, Sainclair... le secret de ma vie et peut-être, un jour, le secret de ma mort... Quoi qu'il arrive, il mourra avec vous et avec moi!... Mathilde Stangerson avait un enfant... un fils... ce fils est mort, est mort pour tous, excepté pour vous et pour moi!...»

Je reculai, frappé de stupeur, étourdi, sous une pareille révélation... Rouletabille, le fils de Mathilde Stangerson!... Et

puis, tout à coup, j'eus un choc plus violent encore... Mais alors! ... Mais alors!... Rouletabille était le fils de Larsan!

Oh!... Je comprenais, maintenant, toutes les hésitations de Rouletabille... Je comprenais pourquoi, ce matin, mon ami, dans sa prescience de la vérité, disait: «Pourquoi n'est-il pas mort? S'il est vivant, moi, j'aimerais autant être mort!»

Rouletabille lut certainement cette phrase dans mes yeux et il fit simplement un signe qui voulait dire: «C'est cela, Sainclair, maintenant, vous y êtes!»

Puis il finit sa pensée tout haut:

«Silence!»

Arrivés à Paris, nous nous sommes séparés pour nous retrouver à la gare. Là, Rouletabille me tendit une nouvelle dépêche qui venait de Valence et qui était signée du professeur Stangerson. En voici le texte: «M. Darzac me dit que vous avez quelques jours de congé. Nous serions tous très heureux si vous pouviez venir les passer parmi nous. Nous vous attendons aux Rochers Rouges chez Mr Arthur Rance, qui sera enchanté de vous présenter à sa femme. Ma fille serait bien heureuse aussi de vous voir. Elle joint ses instances aux miennes. Amitiés.»

Enfin, alors que nous montions dans le train, le concierge de l'hôtel de Rouletabille se précipitait sur le quai et nous apportait une troisième dépêche. Elle venait, celle-là, de Menton, et elle était signée de Mathilde. Elle ne portait que ces deux mots: «Au secours!»

IV

En route

Maintenant, je sais tout. Rouletabille vient de me raconter son extraordinaire et aventureuse enfance, et je sais aussi pourquoi il ne redoute rien tant à cette heure que de voir Mme Darzac pénétrer le mystère qui les sépare. Je n'ose plus rien dire, rien conseiller à mon ami. Ah! le malheureux pauvre gosse!... Quand il eut lu cette dépêche: «Au secours!» il la porta à ses lèvres, et puis, me broyant la main, il dit: «Si j'arrive trop tard, je nous vengerai!» Ah! l'énergie froide et sauvage de cela! De temps en temps, un geste trop brusque trahit la passion de son âme, mais en général il est calme. Comme il est calme maintenant, affreusement!... Quelle résolution a-t-il donc prise dans le silence du parloir, alors qu'il se tenait immobile et les yeux clos dans le coin où s'asseyait la Dame en noir?...

... Pendant que nous roulons vers Lyon et que Rouletabille rêve, étendu, tout habillé, sur sa couchette, je vous dirai donc comment et pourquoi l'enfant s'était échappé du collège d'Eu, et ce qu'il en advint.

Rouletabille s'était enfui du collège comme un voleur! Il n'est point besoin de chercher d'autre expression, puisqu'il était bien accusé de vol! Voici toute l'affaire: étant âgé de neuf ans, – il était déjà d'une intelligence extraordinairement précoce et porté

à la résolution des problèmes les plus bizarres, les plus difficiles. D'une force de logique surprenante, quasi incomparable à cause de sa simplicité et de l'unité sommaire de son raisonnement, il étonnait son professeur de mathématiques par son mode philosophique de travail. Il n'avait jamais pu apprendre sa table de multiplication et comptait sur ses doigts. Il faisait faire ordinairement ses opérations par ses camarades, comme on donne une vulgaire besogne à accomplir à un domestique... Mais, auparavant, il leur avait indiqué la marche du problème. Ignorant encore les principes de l'algèbre classique, il avait inventé pour son usage personnel une algèbre, faite de signes bizarres rappelant l'écriture cunéiforme, à l'aide de laquelle il marquait toutes les étapes de son raisonnement mathématique, et il était arrivé ainsi à inscrire des formules générales qu'il était le seul à comprendre. Son professeur le comparait avec orgueil à Pascal trouvant tout seul, en géométrie, les premières propositions d'Euclide. Il appliquait à la vie quotidienne cette admirable faculté de raisonner. Et cela, matériellement et moralement, c'est-à-dire, par exemple, qu'un acte ayant été commis, farce d'écolier, scandale, dénonciation ou rapportage, par un inconnu parmi dix personnages qu'il connaissait, il dégagait presque fatalement cet inconnu d'après les données morales qu'on lui avait fournies ou que ses observations personnelles lui avaient procurées. Ceci pour le moral; et pour le matériel, rien ne lui semblait plus simple que de retrouver un objet caché ou perdu... ou dérobé... C'est là surtout qu'il

déployait une invention merveilleuse, comme si la nature, dans son incroyable équilibre, après avoir créé un père qui était le mauvais génie du vol, avait voulu en faire naître un fils qui eût été le bon génie des volés.

Cette étrange aptitude, après lui avoir valu, en plusieurs circonstances amusantes, à propos d'objets chipés, quelques succès d'estime dans le personnel du collège, devait un jour lui être fatale. Il découvrit d'une façon si anormale une petite somme d'argent qui avait été volée au surveillant général, que nul ne voulut croire que cette découverte était uniquement due à son intelligence et à sa perspicacité. Cette hypothèse parut à tous, de toute évidence, impossible; et il finit bientôt, grâce à une malheureuse coïncidence d'heure et de lieu, par passer pour le voleur. On voulut lui faire avouer sa faute; il s'en défendit avec une énergie indignée qui lui valut une punition sévère; le principal fit une enquête où Joseph Joséphin fut desservi, avec la lâcheté coutumière aux enfants, par ses petits camarades. Certains se plaignaient qu'on leur dérobait depuis quelque temps des livres, des objets scolaires, et accusèrent formellement celui qu'ils voyaient déjà accablé. Le fait qu'on ne lui connaissait point de parents et qu'on ignorait «d'où il venait» lui fut, plus que jamais, dans ce petit monde, reproché comme un crime. Quand ils parlèrent de lui, ils dirent: «le voleur». Il se battit et il eut le dessous, car il n'était point très fort. Il était désespéré. Il eût voulu mourir. Le principal, qui était le meilleur des hommes, persuadé malheureusement qu'il avait affaire à une petite nature

vicieuse sur laquelle il fallait produire une impression profonde, en lui faisant comprendre toute l'horreur de son acte, imagina de lui dire que, s'il n'avouait point le vol, il ne le conserverait point plus longtemps, et qu'il était décidé, du reste, à écrire le jour même à la personne qui s'intéressait à lui, à Mme Darbel – c'était le nom qu'elle avait donné – pour qu'elle vînt le chercher. L'enfant ne répondit point et se laissa reconduire dans la petite chambre où il avait été confiné. Le lendemain, on l'y chercha en vain. Il s'était enfui. Il avait réfléchi que le principal à qui il avait été confié depuis les plus tendres années de son enfance – si bien qu'il ne se rappelait guère d'une façon un peu précise d'autre cadre à sa petite vie que celui du collège – s'était toujours montré bon pour lui et qu'il ne le traitait de la sorte que parce qu'il croyait à sa culpabilité. Il n'y avait donc point de raison pour que la Dame en noir ne crût point, elle aussi, qu'il avait volé. Passer pour un voleur auprès de la Dame en noir, plutôt la mort! Et il s'était sauvé, en sautant, la nuit, par-dessus le mur du jardin. Il avait couru tout de suite au canal dans lequel, en sanglotant, après une pensée suprême donnée à la Dame en noir, il s'était jeté. Heureusement, dans son désespoir, le pauvre enfant avait oublié qu'il savait nager.

Si j'ai rapporté assez longuement cet incident de l'enfance de Rouletabille, c'est que je suis sûr que, dans sa situation actuelle, on en comprendra toute l'importance. Alors qu'il ignorait qu'il était le fils de Larsan, Rouletabille ne pouvait déjà songer à ce triste épisode sans être déchiré par l'idée que la Dame en noir

avait pu croire, en effet, qu'il était un voleur, mais depuis qu'il s'imaginait avoir la certitude – imagination trop fondée, hélas! – du lien naturel et légal qui l'unissait à Larsan, quelle douleur, quelle peine infinie devait être la sienne! Sa mère, en apprenant l'événement, avait dû penser que les criminels instincts du père revivraient dans le fils et peut-être... – et peut-être – idée plus cruelle que la mort elle-même, s'était-elle réjouie de sa mort!

Car il passa pour mort. On retrouva toutes les traces de sa fuite jusqu'au canal, et on repêcha son béret. En réalité, comment vécut-il? De la façon la plus singulière. Au sortir de son bain et, bien décidé à fuir le pays, ce gamin, que l'on recherchait partout, dans le canal et hors du canal, imagina une façon bien originale de traverser toute la contrée sans être inquiété. Cependant, il n'avait pas lu *La Lettre volée*. Son génie le servit. Il raisonna, comme toujours. Il connaissait, pour les avoir entendu souvent raconter, ces histoires de gamins, petits diables et mauvaises têtes, qui se sauvaient de chez leurs parents pour courir les aventures, se cachant le jour dans les champs et dans les bois, marchant la nuit, et vite retrouvés d'ailleurs par les gendarmes ou forcés de revenir au logis parce qu'ils manquaient bientôt de tout et qu'ils n'osaient demander à manger au long de la route qu'ils suivaient et qui était trop surveillée. Notre petit Rouletabille, lui, dormit, comme tout le monde, la nuit, et marcha au grand jour sans se cacher de personne. Seulement, après avoir fait sécher ses vêtements – on commençait à entrer heureusement dans la bonne saison et il n'eut point à souffrir du froid – il les mit en pièces. Il en fit

des loques dont il se couvrit et, ostensiblement, il mendia, sale et déguenillé, il tendait la main, affirmant aux passants que, s'il ne rapportait point des sous, ses parents le battraient. Et on le prenait pour quelque enfant de bohémiens dont il se trouvait toujours quelque voiture dans les environs. Bientôt ce fut l'époque des fraises des bois. Il en cueillit et en vendit dans de petits paniers de feuillages. Et il m'avoua que, s'il n'avait pas été travaillé par l'affreuse pensée que la Dame en noir pouvait croire qu'il était un voleur, il aurait conservé de cette période de sa vie le plus heureux souvenir. Son astuce et son naturel courage le servirent pendant toute cette expédition qui dura des mois. Où allait-il? à Marseille! C'était son idée.

Il avait vu, dans un livre de géographie, des vues du midi, et jamais il n'avait regardé ces gravures sans pousser un soupir en songeant qu'il ne connaîtrait peut-être jamais ce pays enchanté. À force de vivre comme un bohémien, il fit la connaissance d'une petite caravane de romanichels qui suivait la même route que lui et qui se rendait aux Saintes-Maries-de-la-Mer – dans la Crau – pour élire leur roi. Il rendit à ces gens quelques services, sut leur plaire, et ceux-ci, qui n'ont point coutume de demander aux passants leurs papiers, ne voulurent point en savoir davantage. Ils pensèrent que, victime de mauvais traitements, l'enfant s'était enfui de quelque baraque de saltimbanques et ils le gardèrent avec eux. Ainsi parvint-il dans le midi. Aux environs d'Arles, il les quitta et arriva enfin à Marseille. Là, ce fut le paradis... un éternel été et... le port! Le port était d'une

ressource inépuisable pour les petits vauriens de la ville. Ce fut un trésor pour Rouletabille. Il y puisa, comme il lui plaisait, au fur et à mesure de ses besoins, qui n'étaient point grands. Par exemple, il se fit «pêcheur d'oranges». C'est dans le moment qu'il exerçait cette lucrative profession qu'il fit connaissance, un beau matin, sur les quais, d'un journaliste de Paris, M. Gaston Leroux, et cette rencontre devait avoir par la suite une telle influence sur la destinée de Rouletabille que je ne crois point superflu de donner ici l'article où le rédacteur du *Matin* a rapporté cette mémorable entrevue:

Le petit pêcheur d'oranges

Comme le soleil, perçant enfin un ciel de nuées, frappait de ses rayons obliques la robe d'or de Notre-Dame-de-la-Garde, je descendis vers les quais. Les grandes dalles en étaient humides encore, et, sous nos pas, nous renvoyaient notre image. Le peuple des matelots, des débardeurs et des portefaix, s'agitait autour des poutres venues des forêts du nord, actionnait les poulies et tirait sur les câbles. Le vent âpre du large, se glissant sournoisement entre la tour Saint-Jean et le fort Saint-Nicolas, étalait sa rude caresse sur les eaux frissonnantes du vieux port. Flanc à flanc, hanche à hanche, les petites barques se tendaient les bras où s'enroulait la voile latine, et dansaient en cadence. À côté d'elles, fatiguées des roulis lointains, lasses d'avoir tangué pendant des jours et des nuits sur des mers inconnues, les lourdes carènes reposaient pesamment, étirant vers les cieux en loques leurs grands mâts immobiles. Mon regard, à travers la forêt aérienne

des vergues et des hunes, alla jusqu'à la tour qui atteste qu'il y a vingt-cinq siècles des enfants de l'antique Phocée jetèrent l'ancre sur cette côte heureuse, et qu'ils venaient des routes liquides d'Ionie. Puis mon attention retourna à la dalle des quais, et j'aperçus le petit pêcheur d'oranges.

Il était debout, cambré dans les lambeaux d'une jaquette qui lui battait les talons, nu-tête et pieds nus, la chevelure blonde et les yeux noirs; et je crois bien qu'il avait neuf ans. Une corde passée en bretelle sur l'épaule soutenait à son côté un sac de toile. Son poing gauche était campé à la taille, et de la main droite il s'appuyait à un bâton, long trois fois comme lui, qui se terminait tout là-haut par une petite rondelle de liège. L'enfant était immobile et contemplatif. Alors je lui demandai ce qu'il faisait là. Il me répondit qu'il était pêcheur d'oranges.

Il paraissait très fier d'être pêcheur d'oranges et négligea de me demander des sous comme font les petits vauriens sur les ports. Je lui parlai encore; mais cette fois il garda le silence, car il considérait attentivement l'eau. Nous étions entre la fine taille du Fides, venu de Castellamare, et le beaupré d'un trois-mâts-goélette venu de Gênes. Plus loin, deux tartanes arrivées le matin des Baléares arrondissaient leurs ventres, et je vis que ces ventres étaient pleins d'oranges, car ils en perdaient de toutes parts. Les oranges nageaient sur les eaux; la houle légère les portait vers nous à petites vagues. Mon pêcheur sauta dans un canot, courut à la proue, et, armé de son bâton couronné de liège, attendit. Puis il pêcha. Le liège de son bâton amena une orange, deux, trois,

quatre. Elles disparurent dans le sac. Il en pêcha une cinquième, sauta sur le quai et ouvrit la pomme d'or. Il plongea son petit museau dans la pelure entrouverte et dévora.

«Bon appétit! lui fis-je.

– Monsieur, me répondit-il, tout barbouillé de jus vermeil, moi, je n'aime que les fruits.

– Ça tombe bien, répliquai-je; mais quand il n'y a pas d'oranges?

– Je travaille au charbon.»

Et sa menotte, s'étant engouffrée dans le sac, en sortit avec un énorme morceau de charbon.

Le jus de l'orange avait coulé sur la guenille de sa jaquette. Cette guenille avait une poche. Le petit sortit de la poche un mouchoir inénarrable et, soigneusement, essuya sa guenille. Puis il remit avec orgueil son mouchoir dans sa poche.

«Qu'est-ce que fait ton père? demandai-je.

– Il est pauvre.

– Oui, mais qu'est-ce qu'il fait?»

Le pêcheur d'oranges eut un mouvement d'épaules.

«Il ne fait rien, puisqu'il est pauvre!»

Mon questionnaire sur sa généalogie n'avait point l'air de lui plaire.

Il fila le long du quai et je le suivis; nous arrivâmes ainsi au «gardiennage», petit carré de mer où l'on tient en garde les petits yachts de plaisance, les petits bateaux bien propres d'acajou ciré, les petits navires d'une toilette irréprochable. Mon gamin

les considérait d'un oeil connaisseur et prenait à cette inspection un vif plaisir. Une embarcation jolie, toute sa voile dehors – elle n'en avait qu'une – accosta. Cette voile était immaculée, gonflait son albe triangle, éclatant dans le radieux soleil.

«Voilà du beau linge!» fit mon bonhomme.

Là-dessus, il marcha dans une flaque, et sa jaquette, qui décidément le préoccupait au-dessus de toutes choses, en fut tout éclaboussée. Quel désastre! Il en aurait pleuré. Vite, il sortit son mouchoir et essuya, essuya, puis il me regarda d'un oeil suppliant et me dit:

«Monsieur! je ne suis pas sale par derrière?...» Je lui en donnai ma parole d'honneur. Alors, confiant, il remit encore une fois son mouchoir dans sa poche. À quelques pas de là, sur le trottoir qui longe les vieilles maisons jaunes ou rouges ou bleues, les maisons dont les fenêtres étalent la lessive des chiffons multicolores, il y avait, derrière des tables, des marchandes de moules. Les petites tables étalaient les moules, un couteau rouillé, un flacon de vinaigre.

Comme nous arrivions devant les marchandes et que les moules étaient fraîches et tentantes, je dis au pêcheur d'oranges:

«Si tu n'aimais pas que les fruits, je pourrais t'offrir une douzaine de moules.»

Ses yeux noirs brillaient de désir et nous nous mêmes, tous deux, à manger des moules. La marchande nous les ouvrait et nous dégustions. Elle voulut nous servir du vinaigre, mais mon compagnon l'arrêta d'un geste impérieux. Il ouvrit son sac,

tâtonna, et sortit triomphalement un citron. Le citron, ayant voisiné avec le morceau de charbon, était passé au noir. Mais son propriétaire reprit son mouchoir et essuya. Puis il coupa le fruit et m'en offrit la moitié, mais j'aime les moules pour elles-mêmes et je le remerciai.

Après déjeuner, nous revînmes sur le quai. Le pêcheur d'oranges me demanda une cigarette qu'il alluma avec une allumette qu'il avait dans une autre poche de sa jaquette.

Alors, la cigarette aux lèvres, lançant vers le ciel des bouffées comme un homme, le bambin se campa sur une dalle au-dessus de l'eau, et, le regard fixé tout là-haut sur Notre-Dame-de-la-Garde, il se mit dans la position du gamin célèbre qui fait le plus bel ornement de Bruxelles. Il ne perdait pas un pouce de sa taille, était très fier et semblait vouloir emplir le port.

GASTON LEROUX

Le surlendemain, Joseph Joséphin retrouvait sur le port M. Gaston Leroux qui venait à lui le journal à la main. Le gamin lut l'article et le journaliste lui donna une belle pièce de cent sous. Rouletabille ne fit aucune difficulté pour l'accepter. Il trouva même ce don fort naturel. «Je prends votre pièce, dit-il à Gaston Leroux, à titre de collaborateur.» Avec ces cent sous, il s'acheta une magnifique boîte à cirer avec tous ses accessoires, et il alla s'installer en face de Brégaillon. Pendant deux ans, il s'empara des pieds de tous ceux qui venaient manger en cet endroit la

traditionnelle bouillabaisse. Entre deux cirages, il s'asseyait sur sa boîte et lisait. Avec le sentiment de la propriété qu'il avait trouvé au fond de sa boîte, l'ambition lui était venue. Il avait reçu une trop bonne éducation et une trop bonne instruction primaire pour ne point comprendre que, s'il n'achevait pas lui-même ce que d'autres avaient si bien commencé, il se privait de la meilleure chance qui lui restait de se faire une situation dans le monde.

Les clients finirent par s'intéresser à ce petit décrotteur qui avait toujours sur sa boîte quelques bouquins d'histoire ou de mathématique et un armateur le prit si bien en amitié qu'il lui donna une place de groom dans ses bureaux.

Bientôt Rouletabille fut promu à la dignité de rond de cuir et put faire quelques économies. À seize ans, ayant un peu d'argent en poche, il prenait le train pour Paris. Qu'allait-il y faire? Y chercher la Dame en noir. Pas un jour il n'avait cessé de penser à la mystérieuse visiteuse du parloir et, bien qu'elle ne lui eût jamais dit qu'elle habitât la capitale, il était persuadé qu'aucune autre ville du monde n'était digne de posséder une dame qui avait un aussi joli parfum. Et puis, les petits collégiens eux-mêmes qui avaient pu apercevoir sa silhouette élégante quand elle se glissait dans le parloir, ne disaient-ils point: «Tiens! La Parisienne est venue aujourd'hui!» Il eût été difficile de préciser l'idée de derrière la tête de Rouletabille, et peut-être bien l'ignorait-il lui-même. Son désir était-il simplement de «voir» la Dame en noir, de la regarder passer de loin comme un dévot regarde passer une sainte image? Oserait-il l'aborder? L'affreuse histoire de

vol dont l'importance n'avait fait que grandir dans l'imagination de Rouletabille n'était-elle point toujours entre eux comme une barrière qu'il n'avait pas le droit de franchir? Peut-être bien... peut-être bien, mais enfin il voulait la voir, de cela seulement il était tout à fait sûr.

Sitôt débarqué dans la capitale, il alla trouver M. Gaston Leroux et s'en fit reconnaître, et puis il lui déclara que, ne se sentant aucun goût bien précis pour un métier quelconque, ce qui était tout à fait fâcheux pour une créature ardente au travail comme la sienne, il avait résolu de se faire journaliste et il lui demanda, tout de go, une place de reporter. Gaston Leroux tenta de le détourner d'un aussi funeste projet, mais en vain. C'est alors que, de guerre lasse, il lui dit:

«Mon petit ami, puisque vous n'avez rien à faire, tâchez donc de trouver «le pied gauche de la rue Oberkampf».

Et il le quitta sur ces mots bizarres qui donnèrent à réfléchir au pauvre Rouletabille que ce galapias de journaliste se moquait de lui. Cependant, ayant acheté les feuilles, il lut que le journal l'Époque offrait une honnête récompense à qui lui rapporterait le débris humain qui manquait à la femme coupée en morceaux de la rue Oberkampf. Le reste, nous le connaissons.

Dans Le Mystère de la Chambre Jaune, j'ai raconté comment Rouletabille se manifesta à cette occasion et de quelle façon aussi lui fut révélée du même coup, à lui-même, sa singulière profession qui devait être toute sa vie de commencer à raisonner quand les autres avaient fini.

J'ai dit par quel hasard il fut conduit un soir à l'Élysée où il sentit passer le parfum de la Dame en noir. Il s'aperçut alors qu'il suivait Mlle Stangerson. Qu'ajouterais-je de plus? Des considérations sur les émotions qui ont assailli Rouletabille à propos de ce parfum lors des événements du Glandier et surtout depuis son voyage en Amérique! On les devine. Toutes ses hésitations, toutes ses «sautes» d'humeur, qui donc maintenant ne les comprendrait pas? Les renseignements rapportés par lui de Cincinnati sur l'enfant de celle qui avait été la femme de Jean Roussel avaient dû être suffisamment explicites pour lui donner à penser qu'il pouvait bien être cet enfant-là, pas assez cependant pour qu'il pût en être sûr! Cependant son instinct le portait si victorieusement vers la fille du professeur qu'il avait toutes les peines du monde parfois à ne point se jeter à son cou, à se retenir de la presser dans ses bras et de lui crier: «Tu es ma mère! Tu es ma mère!» Et il se sauvait, comme il s'était sauvé de la sacristie pour ne point laisser échapper en une seconde d'attendrissement ce secret qui le brûlait depuis des années!... Et puis, en vérité, il avait peur!... Si elle allait le rejeter!... le repousser!... l'éloigner avec horreur!... lui, le petit voleur du collège d'Eu! Lui... le fils de Roussel- Ballmeyer!... lui l'héritier des crimes de Larsan! ... S'il allait ne plus la revoir, ne plus vivre à ses côtés, ne plus la respirer, elle et son cher parfum, le parfum de la Dame en noir!... Ah! comme il lui avait fallu combattre, à cause de cette vision effroyable, le premier mouvement qui le poussait à lui demander chaque fois qu'il la voyait: «Est-ce toi? Est-ce toi la

Dame en noir?» Quant à elle, elle l'avait aimé tout de suite, mais à cause de sa conduite au Glandier sans doute... Si c'était vraiment elle, elle devait le croire mort, lui!... Et si ce n'était pas elle, ... si par une fatalité qui mettait en déroute et son pur instinct et son raisonnement... si ce n'était pas elle... Est-ce qu'il pouvait risquer, par son imprudence, de lui apprendre qu'il s'était enfui du collège d'Eu, pour vol?... Non! Non! pas ça!... Elle lui avait demandé souvent:

«Où avez-vous été élevé, mon jeune ami? Où avez-vous fait vos premières études?»

Et il avait répondu:

«À Bordeaux!»

Il aurait voulu pouvoir répondre:

«À Pékin!»

Cependant ce supplice ne pouvait durer. Si c'était «elle», eh bien, il saurait lui dire des choses qui feraient fondre son cœur.

Tout valait mieux que de n'être point serré dans ses bras. Ainsi, parfois se raisonnait-il. Mais il lui fallait être sûr!... sûr au-delà de la raison, sûr de se trouver en face de la Dame en noir comme le chien est sûr de respirer son maître... Cette mauvaise figure de rhétorique qui se présentait tout naturellement à son esprit devait le conduire à l'idée de «remonter la piste». Elle nous menait, dans les conditions que l'on sait, au Tréport et à Eu. Cependant, j'oserai dire que cette expédition n'aurait peut-être point donné de résultats décisifs aux yeux d'un tiers qui, comme moi, n'était pas influencé par l'odeur, si la lettre de Mathilde,

que j'avais remise à Rouletabille dans le train, n'était tout à coup venue lui apporter cette assurance que nous allions chercher. Cette lettre, je ne l'ai point lue. C'est un document si sacré aux yeux de mon ami que d'autres yeux ne le verront jamais, mais je sais que les doux reproches qu'elle lui faisait à l'ordinaire de sa sauvagerie et de son manque de confiance avaient pris sur ce papier un tel accent de douleur que Rouletabille n'aurait pas pu s'y tromper, même si la fille du professeur Stangerson avait oublié de lui confier, dans une phrase finale où sanglotait tout son désespoir de mère, que «l'intérêt qu'elle lui portait venait moins des services rendus que du souvenir qu'elle avait gardé d'un petit garçon, le fils de l'une de ses amies, qu'elle avait beaucoup aimée, et qui s'était suicidé, «comme un petit homme», à l'âge de neuf ans. Rouletabille lui ressemblait beaucoup!»

V

Panique

Dijon... Mâcon... Lyon... Certainement, là-haut, au-dessus de ma tête, il ne dort pas... Je l'ai appelé tout doucement et il ne m'a pas répondu... Mais je mettrais ma main au feu qu'il ne dort pas!... À quoi songe-t-il?... Comme il est calme! Qu'est-ce donc qui peut bien lui donner un calme pareil?... Je le vois encore, dans le parloir, se levant soudain, en disant: «Allons-nous-en!» et cela d'une voix si posée, si tranquille, si résolue... Allons-nous-en vers qui? Vers quoi avait-il résolu d'aller? Vers elle, évidemment, qui était en danger et qui ne pouvait être sauvée que par lui; vers elle, qui était sa mère et qui ne le saurait pas!

C'est un secret qui doit rester entre vous et moi; l'enfant est mort pour tous, excepté pour vous et pour moi!»

C'était cela sa résolution, cette volonté subitement arrêtée de ne rien lui dire. Et lui, le pauvre enfant, qui n'était venu chercher cette certitude que pour avoir le droit de lui parler! Dans le moment même qu'il savait, il s'astreignait à oublier; il se condamnait au silence. Petite grande âme héroïque, qui avait compris que la Dame en noir qui avait besoin de son secours ne voudrait pas d'un salut acheté au prix de la lutte du fils contre le père! Jusqu'où pouvait aller cette lutte? Jusqu'à quel sanglant conflit? Il fallait tout prévoir et il fallait avoir les mains libres,

n'est-ce pas, Rouletabille, pour défendre la Dame en noir?...

Si calme est Rouletabille que je n'entends pas sa respiration. Je me penche sur lui... il a les yeux ouverts.

«Savez-vous à quoi je réfléchis? me dit-il... À cette dépêche qui nous vient de Bourg et qui est signée Darzac, et à cette autre dépêche qui nous vient de Valence et qui est signée Stangerson.

— J'y ai pensé, et cela me semble, en effet, assez bizarre. À Bourg, M. et Mme Darzac ne sont plus avec M. Stangerson, qui les a quittés à Dijon. Du reste, la dépêche le dit bien: «Nous allons rejoindre M. Stangerson.» Or, la dépêche Stangerson prouve que M. Stangerson, qui avait continué directement son chemin vers Marseille, se trouve à nouveau avec les Darzac. Les Darzac auraient donc rejoint M. Stangerson sur la ligne de Marseille; mais alors il faudrait supposer que le professeur se serait arrêté en route. À quelle occasion? Il n'en prévoyait aucune. À la gare, il disait: «Moi, je serai à Menton demain matin à dix heures.» Voyez l'heure à laquelle la dépêche a été mise à Valence et constatons sur l'indicateur l'heure à laquelle M. Stangerson devait normalement passer à Valence à moins qu'il ne se soit arrêté en route.»

Nous avons consulté l'indicateur. M. Stangerson devait passer à Valence à minuit quarante-quatre et la dépêche portait «minuit quarante-sept», elle avait donc été jetée par les soins de M. Stangerson à Valence, au cours de son voyage normal. À ce moment, il devait donc avoir été rejoint par M. et par Mme Darzac. Toujours l'indicateur en main, nous parvînmes à

comprendre le mystère de cette rencontre. M. Stangerson avait quitté les Darzac à Dijon, où ils étaient tous arrivés à six heures vingt-sept du soir. Le professeur avait alors pris le train qui partait de Dijon à sept heures huit et arrivait à Lyon à dix heures quatre et à Valence à minuit quarante-sept. Pendant ce temps les Darzac, quittant Dijon à sept heures, continuaient leur route sur Modane et, par Saint-Amour, arrivaient à Bourg à neuf heures trois du soir, train qui doit repartir normalement de Bourg à neuf heures huit. La dépêche de M. Darzac était partie de Bourg et portait l'indication de dépôt neuf heures vingt-huit. Les Darzac étaient donc restés à Bourg, ayant laissé leur train. On pouvait prévoir aussi le cas où le train aurait eu du retard. En tout cas, nous devons chercher la raison d'être de la dépêche de M. Darzac entre Dijon et Bourg, après le départ de M. Stangerson. On pouvait même préciser entre Louhans et Bourg; le train s'arrête en effet à Louhans, et si le drame avait eu lieu avant Louhans (où ils étaient arrivés à huit heures), il est probable que M. Darzac eût télégraphié de cette station.

Cherchant ensuite la correspondance Bourg-Lyon, nous constatâmes que M. Darzac avait mis sa dépêche à Bourg une minute avant le départ pour Lyon du train de neuf heures vingt-neuf. Or, ce train arrive à Lyon à dix heures trente-trois, alors que le train de M. Stangerson arrivait à Lyon à dix heures trente-quatre. Après le détour par Bourg et leur stationnement à Bourg, M. et Mme Darzac avaient pu, avaient dû rejoindre M. Stangerson à Lyon, où ils étaient une minute avant lui!

Maintenant, quel drame les avait ainsi rejetés de leur route? Nous ne pouvions que nous livrer aux plus tristes hypothèses qui avaient toutes pour base, hélas! la réapparition de Larsan. Ce qui nous apparaissait avec une netteté suffisante, c'était la volonté de chacun de nos amis de n'effrayer personne. M. Darzac, de son côté, Mme Darzac, du sien, avaient dû tout faire pour se dissimuler la gravité de la situation. Quant à M. Stangerson, nous pouvions nous demander s'il avait été mis au courant du fait nouveau.

Ayant ainsi approximativement démêlé les choses à distance, Rouletabille m'invita à profiter de la luxueuse installation que la compagnie internationale des wagons-lits met à la disposition des voyageurs amis du repos autant que des voyages, et il me montra l'exemple en se livrant à une toilette de nuit aussi méticuleuse que s'il avait pu y procéder dans une chambre d'hôtel. Un quart d'heure après, il ronflait; mais je ne crus guère à son ronflement. En tout cas, moi, je ne dormis point. À Avignon, Rouletabille sauta de son lit, passa un pantalon, un veston, et courut sur le quai avaler un chocolat bouillant. Moi, je n'avais pas faim. D'Avignon à Marseille, dans notre anxiété, le voyage se passa assez silencieusement; puis, à la vue de cette ville où il avait mené tout d'abord une existence si bizarre, Rouletabille, sans doute pour réagir contre l'angoisse qui grandissait en nous au fur et à mesure que nous approchions de l'heure à laquelle nous allions «savoir», se remémora quelques anciennes anecdotes qu'il me conta sans paraître du reste y prendre le moindre plaisir. Je n'étais

guère à ce qu'il me disait. Ainsi arrivâmes-nous à Toulon.

Quel voyage! Il eût pu être si beau! À l'ordinaire, c'était avec un enthousiasme toujours nouveau que je revoyais ce pays merveilleux, cette côte d'azur aperçue au réveil comme un coin de paradis après l'horrible départ de Paris, dans la neige, dans la pluie ou dans la boue, dans l'humidité, dans le noir, dans le sale! Avec quelle joie, le soir, je posais le pied sur les quais du prestigieux P.-L.-M, sûr de retrouver le glorieux ami qui m'attendrait, le lendemain matin, au bout de ces deux rails de fer: le soleil!

À partir de Toulon, notre impatience devint extrême. À Cannes, nous ne fûmes point surpris du tout en apercevant sur le quai de la gare M. Darzac qui nous cherchait. Il avait été certainement touché par la dépêche que Rouletabille lui avait envoyée de Dijon, annonçant l'heure de notre arrivée à Menton. Arrivé lui-même avec Mme Darzac et M. Stangerson, la veille à dix heures du matin, à Menton, il avait dû repartir ce matin même de Menton et venir au-devant de nous jusqu'à Cannes, car nous pensions bien que, d'après sa dépêche, il avait des choses confidentielles à nous dire. Il avait la figure sombre et défaite. En le voyant, nous eûmes peur.

«Un malheur?... interrogea Rouletabille.

– Non, pas encore!... répondit-il.

– Dieu soit loué! fit Rouletabille en soupirant, nous arrivons à temps...»

M. Darzac dit simplement:

«Merci d'être venus!»

Et il nous serra la main en silence, nous entraînant dans notre compartiment, dans lequel il nous enferma, prenant soin de tirer les rideaux, ce qui nous isola complètement. Quand nous fûmes tout à fait chez nous et que le train se fût remis en marche, il parla enfin. Son émotion était telle que sa voix en tremblait.

«Eh bien, fit-il, il n'est pas mort!

– Nous nous en sommes bien doutés, interrompit Rouletabille. Mais, en êtes-vous sûr?

– Je l'ai vu comme je vous vois.

– Et Mme Darzac aussi l'a vu?

– Hélas! Mais il faut tout tenter pour qu'elle arrive à croire à quelque illusion! Je ne tiens pas à ce qu'elle redevienne folle, la malheureuse!... Ah! mes amis, quelle fatalité nous poursuit!... Qu'est-ce que cet homme est revenu faire autour de nous?... Que nous veut-il encore?...»

Je regardai Rouletabille. Il était alors encore plus sombre que M. Darzac. Le coup qu'il craignait l'avait frappé. Il en restait affalé dans son coin. Il y eut un silence entre nous trois, puis M. Darzac reprit:

«Écoutez! Il faut que cet homme disparaisse!... Il le faut!... On le joindra, on lui demandera ce qu'il veut... et tout l'argent qu'il voudra, on le lui donnera... ou alors, je le tue! C'est simple!... Je crois que c'est ce qu'il y a de plus simple!... N'est-ce pas votre avis?...»

Nous ne lui répondîmes point... Il paraissait trop à plaindre.

Rouletabille, dominant son émotion par un effort visible, engagea M. Darzac à essayer de se calmer et à nous raconter par le menu tout ce qui s'était passé depuis son départ de Paris.

Alors, il nous apprit que l'événement s'était produit à Bourg même, ainsi que nous l'avions pensé. Il faut que l'on sache que deux compartiments du wagon-lit avaient été loués par M. Darzac. Ces deux compartiments étaient reliés entre eux par un cabinet de toilette. Dans l'un on avait mis le sac de voyage et le nécessaire de toilette de Mme Darzac, dans l'autre, les petits bagages. C'est dans ce dernier compartiment que M. et Mme Darzac et le professeur Stangerson firent le voyage de Paris à Dijon. Là, tous trois étaient descendus et avaient dîné au buffet. Ils avaient le temps puisque, arrivés à six heures vingt-sept, M. Stangerson ne quittait Dijon qu'à sept heures huit et les Darzac à sept heures exactement.

Le professeur avait fait ses adieux à sa fille et à son gendre sur le quai même de la gare, après le dîner. M. et Mme Darzac étaient montés dans leur compartiment (le compartiment aux petits bagages) et étaient restés à la fenêtre, s'entretenant avec le professeur, jusqu'au départ du train. Celui-ci était déjà en marche, quand le professeur Stangerson, sur le quai, faisait encore des signes amicaux à M. et Mme Darzac. De Dijon à Bourg, ni M. et Mme Darzac ne pénétrèrent dans le compartiment adjacent à celui dans lequel ils se tenaient et dans lequel se trouvait le sac de voyage de Mme Darzac. La portière de ce compartiment, donnant sur le couloir, avait été fermée

à Paris, aussitôt le bagage de Mme Darzac déposé. Mais cette portière n'avait été fermée ni extérieurement à clef par l'employé, ni intérieurement au verrou par les Darzac. Le rideau de cette portière avait été tiré intérieurement sur la vitre, par les soins de Mme Darzac, de telle sorte que du corridor on ne pouvait rien voir de ce qui se passait dans le compartiment. Le rideau de la portière de l'autre compartiment où se tenaient les voyageurs n'avait pas été tiré. Tout ceci fut établi par Rouletabille grâce à un questionnaire très serré dans le détail duquel je n'entre point, mais dont je donne le résultat pour établir nettement les conditions extérieures du voyage des Darzac jusqu'à Bourg et de M. Stangerson jusqu'à Dijon.

Arrivés à Bourg, les voyageurs apprenaient que, par suite d'un accident survenu sur la ligne de Culoz, le train se trouvait immobilisé pour une heure et demie en gare de Bourg. M. et Mme Darzac étaient alors descendus, s'étaient promenés un instant. M. Darzac, au cours de la conversation qu'il eut alors avec sa femme, s'était rappelé qu'il avait omis d'écrire quelques lettres pressantes avant leur départ. Tous deux étaient entrés au buffet. M. Darzac avait demandé qu'on lui remît ce qu'il fallait pour écrire. Mathilde s'était assise à ses côtés, puis elle s'était levée et avait dit à son mari qu'elle allait se promener devant la gare, faire un petit tour pendant qu'il finirait sa correspondance.

«C'est cela, avait répondu M. Darzac. Aussitôt que j'aurai terminé, j'irai vous rejoindre.»

Et, maintenant, je laisse la parole à M. Darzac:

«J'avais fini d'écrire, nous dit-il, et je me levai pour aller rejoindre Mathilde quand je la vis arriver, affolée, dans le buffet. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle poussa un cri et se jeta dans mes bras. «Oh! mon Dieu! disait-elle. Oh! mon Dieu!» et elle ne pouvait pas dire autre chose. Elle tremblait horriblement. Je la rassurai, je lui dis qu'elle n'avait rien à craindre puisque j'étais là, et je lui demandai doucement, patiemment, quel avait été l'objet d'une aussi subite terreur. Je la fis asseoir, car elle ne se tenait plus sur ses jambes, et la suppliai de prendre quelque chose, mais elle me dit qu'il lui serait impossible d'absorber pour le moment même une goutte d'eau, et elle claquait des dents. Enfin, elle put parler et elle me raconta, en s'interrompant presque à chaque phrase et en regardant autour d'elle avec épouvante, qu'elle était allée se promener, comme elle me l'avait dit, devant la gare, mais qu'elle n'avait pas osé s'en éloigner, pensant que j'aurais bientôt fini d'écrire. Puis elle était rentrée dans la gare et était revenue sur le quai. Elle se dirigeait vers le buffet quand elle aperçut à travers les vitres éclairées du train, les employés des wagons-lits qui dressaient les couchettes dans un wagon à côté du nôtre. Elle songea tout à coup que son sac de nuit, dans lequel elle avait mis des bijoux, était resté ouvert et elle voulut immédiatement aller le fermer, non point qu'elle mît en doute la probité parfaite de ces honnêtes gens, mais par un geste de prudence tout naturel en voyage. Elle monta donc dans le wagon, se glissa dans le couloir et arriva à la portière du compartiment qu'elle s'était réservé, et dans lequel nous n'étions point entrés depuis notre

départ de Paris. Elle ouvrit cette portière, et, aussitôt, elle poussa un horrible cri. Or ce cri ne fut pas entendu, car il n'était resté personne dans le wagon et un train passait dans ce moment, remplissant la gare de la clameur de sa locomotive. Qu'était-il donc arrivé? Cette chose inouïe, affolante, monstrueuse. Dans le compartiment, la petite porte ouvrant sur le cabinet de toilette était à demi tirée à l'intérieur de ce compartiment, s'offrant de biais au regard de la personne qui entrait dans le compartiment. Cette petite porte était ornée d'une glace. Or, dans la glace, Mathilde venait d'apercevoir la figure de Larsan! Elle se rejeta en arrière, appelant à son secours, et fuyant si précipitamment qu'en bondissant hors du wagon elle tomba à deux genoux sur le quai. Se relevant, elle arrivait enfin au buffet, dans l'état que je vous ai dit. Quand elle m'eut dit ces choses, mon premier soin fut de ne pas y croire, d'abord parce que je ne le voulais pas, l'événement étant trop horrible, ensuite parce que j'avais le devoir, sous peine de voir Mathilde redevenir folle, de faire celui qui n'y croyait pas! Est-ce que Larsan n'était pas mort, et bien mort?... En vérité, je le croyais comme je le lui disais, et il ne faisait point de doute pour moi qu'il n'y avait eu dans tout ceci qu'un effet de glace et d'imagination. Je voulus naturellement m'en assurer et je lui offris d'aller immédiatement avec elle dans son compartiment pour lui prouver qu'elle avait été victime d'une sorte d'hallucination. Elle s'y opposa, me criant que ni elle, ni moi, ne retournerions jamais dans ce compartiment et que, du reste, elle se refusait à voyager cette nuit! Elle disait tout cela par

petites phrases hachées... Elle ne retrouvait pas sa respiration... Elle me faisait une peine infinie... Plus je lui disais qu'une telle apparition était impossible, plus elle insistait sur sa réalité! Je lui dis encore qu'elle avait bien peu vu Larsan lors du drame du Glandier, ce qui était vrai, et qu'elle ne connaissait pas assez cette figure-là pour être sûre de ne s'être point trouvée en face de l'image de quelqu'un qui lui ressemblait! Elle me répondit qu'elle se rappelait parfaitement la figure de Larsan, que celle-ci lui était apparue dans deux circonstances telles qu'elle ne l'oublierait jamais, dût-elle vivre cent ans! Une première fois, lors de l'affaire de la galerie inexplicable, et la seconde dans la minute même où, dans sa chambre, on était venu m'arrêter! Et puis, maintenant qu'elle avait appris qui était Larsan, ce n'étaient point seulement les traits du policier qu'elle avait reconnus; mais, derrière ceux-là, le type redoutable de l'homme qui n'avait cessé de la poursuivre depuis tant d'années!... Ah! elle jurait sur sa tête et sur la mienne, qu'elle venait de voir Ballmeyer!... Que Ballmeyer était vivant! ... vivant dans la glace, avec sa figure rase de Larsan, toute rase, toute rase... et son grand front dénudé!... Elle s'accrochait à moi comme si elle eût redouté une séparation plus terrible encore que les autres!... Elle m'avait entraîné sur le quai... Et puis, tout à coup, elle me quitta, en se mettant la main sur les yeux et elle se jeta dans le bureau du chef de gare... Celui-ci fut aussi effrayé que moi de voir l'état de la malheureuse. Je me disais: «Elle va redevenir folle!» J'expliquai au chef de gare que ma femme avait eu peur, toute seule, dans son compartiment, que

je le priais de veiller sur elle pendant que je me rendrais dans le compartiment moi-même pour tâcher de m'expliquer ce qui l'avait effrayée ainsi... Alors, mes amis, alors... continua Robert Darzac, je suis sorti du bureau du chef de gare, mais je n'en étais pas plutôt sorti que j'y rentrais, refermant sur nous la porte précipitamment. Je devais avoir une mine singulière, car le chef de gare me considéra avec une grande curiosité. C'est que, moi aussi, je venais de voir Larsan! Non! non! ma femme n'avait pas rêvé tout éveillée... Larsan était là, dans la gare... sur le quai, derrière cette porte.»

Ce disant, Robert Darzac se tut un instant comme si le souvenir de cette vision personnelle lui ôtait la force de continuer son récit. Il se passa la main sur le front, poussa un soupir, reprit:

«Il y avait, devant la porte du chef de gare, un bec de gaz et, sous le bec de gaz, il y avait Larsan. Évidemment, il nous attendait, il nous guettait... et, chose extraordinaire, il ne se cachait pas! Au contraire, on eût dit qu'il se tenait là, uniquement pour être vu!... Le geste qui m'avait fait refermer la porte devant cette apparition était purement instinctif. Quand je rouvris cette porte, décidé à aller droit au misérable, il avait disparu!... Le chef de gare croyait avoir affaire à deux fous. Mathilde me regardait agir sans prononcer une parole, les yeux grands ouverts, comme une somnambule. Elle revint à la réalité des choses pour s'enquérir s'il y avait loin de Bourg à Lyon et quel était le prochain train qui s'y rendait. En même temps, elle me priait de donner des ordres pour nos bagages; et elle me demandait de lui accorder

que nous irions rejoindre son père le plus tôt possible. Je ne voyais que ce moyen de la calmer et, loin de faire une objection quelconque à ce nouveau projet, j'entrai immédiatement dans ses vues. Du reste, maintenant que j'avais vu Larsan, de mes propres yeux, oui, oui, de mes propres yeux vu, je sentais bien que notre grand voyage était devenu impossible et, faut-il vous l'avouer, mon ami, ajouta M. Darzac en se tournant vers Rouletabille, je me pris à penser que nous courions désormais un réel danger, un de ces mystérieux et fantastiques dangers dont vous seul pouviez nous sauver, s'il en était temps encore. Mathilde me fut reconnaissante de la docilité avec laquelle je pris immédiatement toutes dispositions pour rejoindre sans plus tarder son père, et elle me remercia avec une grande effusion quand elle sut que nous allions pouvoir prendre quelques minutes plus tard – car tout ce drame avait à peine duré un quart d'heure – le train de neuf heures vingt-neuf, qui arrivait à Lyon à dix heures environ, et, en consultant l'indicateur des chemins de fer, nous constations que nous pouvions ainsi rejoindre à Lyon même M. Stangerson. Mathilde m'en marqua encore une grande gratitude, comme si j'avais été réellement responsable de cette heureuse coïncidence. Elle avait reconquis un peu de calme quand le train de neuf heures arriva en gare; mais, au moment d'y prendre place, comme nous traversions rapidement le quai et que nous passions justement sous le bec de gaz où m'était apparu Larsan, je la sentis encore défaillir à mon bras et aussitôt, je regardai autour de nous, mais je n'aperçus aucune figure suspecte. Je lui demandai

si elle avait encore vu quelque chose, mais elle ne me répondit pas. Son trouble cependant augmentait, et elle me supplia de ne point nous isoler mais d'entrer dans un compartiment déjà aux deux tiers plein de voyageurs. Sous prétexte d'aller surveiller mes bagages, je la quittai un instant au milieu de ces gens, et j'allai jeter au télégraphe la dépêche que vous avez reçue. Je ne lui ai point parlé de cette dépêche parce que je continuais à prétendre que ses yeux l'avaient certainement trompée, et parce que, pour rien au monde, je ne voulais paraître ajouter foi à une pareille résurrection. Du reste, je constatai, en ouvrant le sac de ma femme, qu'on n'avait pas touché à ses bijoux. Les rares paroles que nous échangeâmes concernèrent le secret que nous devons garder sur tout ceci vis-à-vis de M. Stangerson, qui en aurait conçu un chagrin peut-être mortel. Je passe sur la stupéfaction de celui-ci en nous découvrant sur le quai de la gare de Lyon. Mathilde lui raconta qu'à cause d'un grave accident de chemin de fer, barrant la ligne de Culoz, nous avions décidé, puisqu'il fallait nous résoudre à un détour, de le rejoindre, et d'aller passer quelques jours avec lui chez Arthur Rance et sa jeune femme, comme nous en avions été priés instamment, du reste, par ce fidèle ami de la famille.»

... À ce propos, il serait peut-être temps d'apprendre au lecteur, quitte à interrompre un instant le récit de M. Darzac, que M. Arthur William Rance qui, comme je l'ai rapporté dans *Le Mystère de la Chambre Jaune*, avait nourri pendant de si longues années un amour sans espoir pour Mlle Stangerson, y avait si bien

renoncé, qu'il avait fini par convoler en justes noces avec une jeune Américaine qui ne rappelait en rien la mystérieuse fille de l'illustre professeur.

Après le drame du Glandier, et pendant que Mlle Stangerson était encore retenue dans une maison de santé des environs de Paris, où elle achevait de se guérir, on apprit, un beau jour, que M. William Arthur Rance allait épouser la nièce d'un vieux géologue de l'Académie des sciences de Philadelphie. Ceux qui avaient connu sa malheureuse passion pour Mathilde et qui en avaient mesuré toute l'importance jusque dans les excès qu'elle déterminait – elle avait pu faire, un moment, d'un homme, jusqu'à ce jour, sobre et de sens rassis, un alcoolique – ceux-là prétendirent que Rance se mariait par désespoir et n'augurèrent rien de bon d'une union aussi inattendue. On racontait que l'affaire, qui était bonne pour Arthur Rance, car Miss Edith Prescott était riche, s'était conclue d'une façon assez bizarre. Mais ce sont là des histoires que je vous raconterai quand j'aurai le temps. Vous apprendrez alors aussi par quelle suite de circonstances, les Rance étaient venus se fixer aux Rochers Rouges, dans l'antique château fort de la presqu'île d'Hercule dont ils s'étaient rendus, l'automne précédent, propriétaires.

Mais, maintenant, il me faut rendre la parole à M. Darzac, continuant de raconter son étrange voyage.

«Quand nous eûmes donné ces explications à M. Stangerson, narra notre ami, ma femme et moi vîmes bien que le professeur ne comprenait rien à ce que nous lui racontions et qu'au lieu

de se réjouir de nous revoir il en était tout attristé. Mathilde essayait en vain de paraître gaie. Son père voyait bien qu'il s'était passé, depuis que nous l'avions quitté, quelque chose que nous lui cachions. Elle fit celle qui ne s'en apercevait pas et mit la conversation sur la cérémonie du matin. Ainsi vint-elle à parler de vous, mon ami (M Darzac s'adressait à Rouletabille), et alors, je saisis l'occasion de faire comprendre à M. Stangerson que, puisque vous ne saviez que faire de votre congé, dans le moment que nous allions nous trouver tous à Menton, vous seriez très touché d'une invitation qui vous permettrait de le passer parmi nous. Ce n'est pas la place qui manque aux Rochers Rouges, et Mr Arthur Rance et sa jeune femme ne demandent qu'à vous faire plaisir. Pendant que je parlais, Mathilde m'approuvait du regard et ma main qu'elle pressa avec une tendre effusion, me dit la joie que ma proposition lui causait. C'est ainsi qu'en arrivant à Valence je pus mettre au télégraphe la dépêche que M. Stangerson, à mon instigation, venait d'écrire et que vous avez certainement reçue. De toute la nuit, vous pensez bien que nous n'avons pas dormi. Pendant que son père reposait dans le compartiment à côté de nous, Mathilde avait ouvert mon sac et en avait tiré un revolver. Elle l'avait armé, me l'avait mis dans la poche de mon paletot et m'avait dit: «Si on nous attaque, vous nous défendrez!» Ah! quelle nuit, mon ami, quelle nuit nous avons passée!... Nous nous taisions, nous trompant mutuellement, faisant ceux qui sommeillaient, les paupières closes dans la lumière, car nous n'osions pas faire de l'ombre

autour de nous. Les portières de notre compartiment fermées au verrou, nous redoutions encore de le voir apparaître. Quand un pas se faisait entendre dans le couloir, nos coeurs bondissaient. Il nous semblait reconnaître son pas... Et elle avait masqué la glace, de peur d'y voir surgir encore son visage!... Nous avait-il suivis?... Avions-nous pu le tromper?... Lui avions-nous échappé?... Était-il remonté dans le train de Culoz?... pouvions-nous espérer cela?... Quant à moi, je ne le pensais pas... Et elle! elle!... Ah! je la sentais, silencieuse et comme morte, là, dans son coin... Je la sentais affreusement désespérée, plus malheureuse encore que moi-même, à cause de tout le malheur qu'elle traînait derrière elle, comme une fatalité... J'aurais voulu la consoler, la reconforter, mais je ne trouvais point les mots qu'il fallait sans doute, car, aux premiers que je prononçai, elle me fit un signe désolé et je compris qu'il serait plus charitable de me taire. Alors, comme elle, je fermai les yeux...»

Ainsi parla M. Robert Darzac, et ceci n'est point une relation approximative de son récit. Nous avons jugé, Rouletabille et moi, cette narration si importante que nous fûmes d'accord, à notre arrivée à Menton, pour la retracer aussi fidèlement que possible. Nous nous y employâmes tous les deux, et, notre texte à peu près arrêté, nous le soumîmes à M. Robert Darzac qui lui fit subir quelques modifications sans importance, à la suite de quoi il se trouva tel que je le rapporte ici.

La nuit du voyage de M. Stangerson et de M. et Mme Darzac ne présenta aucun incident digne d'être noté. En gare de Menton-

Garavan, ils trouvèrent Mr Arthur Rance, qui fut bien étonné de voir les nouveaux époux; mais, quand il sut qu'ils avaient décidé de passer chez lui quelques jours, aux côtés de M. Stangerson, et d'accepter ainsi une invitation que M. Darzac, sous différents prétextes, avait jusqu'alors repoussée, il en marqua une parfaite satisfaction et déclara que sa femme en aurait une grande joie. Également, il se réjouit d'apprendre la prochaine arrivée de Rouletabille. Mr Arthur Rance n'avait pas été sans souffrir de l'extrême réserve avec laquelle, même depuis son mariage avec Miss Edith Prescott, M. Robert Darzac l'avait toujours traité. Lors de son dernier voyage à San Remo, le jeune professeur en Sorbonne s'était borné, en passant, à une visite au château d'Hercule, faite sur le ton le plus cérémonieux. Cependant, quand il était revenu en France, en gare de Menton-Garavan, la première station après la frontière, il avait été salué très cordialement, et gentiment complimenté sur sa meilleure mine par les Rance qui, avertis du retour de Darzac par les Stangerson, s'étaient empressés d'aller le surprendre au passage. En somme, il ne dépendait point d'Arthur Rance que ses rapports avec les Darzac devinssent excellents.

Nous avons vu comment la réapparition de Larsan, en gare de Bourg, avait jeté bas tous les plans de voyage de M. et de Mme Darzac et aussi avait transformé leur état d'âme, leur faisant oublier leurs sentiments de retenue et de circonspection vis-à-vis de Rance, et les jetant, avec M. Stangerson, qui n'était averti de rien, bien qu'il commençât à se douter de quelque chose,

chez des gens qui ne leur étaient point sympathiques, mais qu'ils considéraient comme honnêtes et loyaux et susceptibles de les défendre. En même temps, ils appelaient Rouletabille à leur secours. C'était une véritable panique. Elle grandit, d'une façon des plus visibles, chez M. Robert Darzac quand, arrivés en gare de Nice, nous fûmes rejoints par Mr Arthur Rance lui-même. Mais, avant qu'il nous rejoignît, il se passa un petit incident que je ne saurais passer sous silence. Aussitôt arrivés à Nice, j'avais sauté sur le quai et m'étais précipité au bureau de la gare pour demander s'il n'y avait point là une dépêche à mon nom. On me tendit le papier bleu et, sans l'ouvrir, je courus retrouver Rouletabille et M. Darzac.

«Lisez», dis-je au jeune homme.

Rouletabille ouvrit la dépêche, et lut:

«Brignolles pas quitté Paris depuis 6 avril; certitude.»

Rouletabille me regarda et pouffa.

«Ah ça! fit-il. C'est vous qui avez demandé ce renseignement?

Qu'est-ce que vous avez donc cru?

– C'est à Dijon, répondis-je, assez vexé de l'attitude de Rouletabille, que l'idée m'est venue que Brignolles pouvait être pour quelque chose dans les malheurs que font prévoir les dépêches que vous aviez reçues. Et j'ai prié un de mes amis de bien vouloir me renseigner sur les faits et gestes de cet individu. J'étais très curieux de savoir s'il n'avait pas quitté Paris.

– Eh bien, répondit Rouletabille, vous voilà renseigné. Vous ne pensez pourtant pas que les traits pâlots de votre Brignolles

cachaient Larsan ressuscité?

– Ça, non!» m'écriai-je, avec une entière mauvaise foi, car je me doutais que Rouletabille se moquait de moi.

La vérité était que j'y avais bien pensé.

«Vous n'en avez pas encore fini avec Brignolles? me demanda tristement M. Darzac. C'est un pauvre homme, mais c'est un brave homme.

– Je ne le crois pas», protestai-je.

Et je me rejetai dans mon coin. D'une façon générale, je n'étais pas très heureux dans mes conceptions personnelles auprès de Rouletabille, qui s'en amusait souvent. Mais, cette fois, nous devions avoir, quelques jours plus tard, la preuve que, si Brignolles ne cachait point une nouvelle transformation de Larsan, il n'en était pas moins un misérable. Et, à ce propos, Rouletabille et M. Darzac, en rendant hommage à ma clairvoyance, me firent leurs excuses. Mais n'anticipons pas. Si j'ai parlé de cet incident, c'est aussi pour montrer combien l'idée d'un Larsan dissimulé sous quelque figure de notre entourage, que nous connaissions peu, me hantait. Dame! Ballmeyer avait si souvent prouvé, à ce point de vue, son talent, je dirai même son génie, que je croyais être dans la note en me méfiant de toutes, de tous. Je devais comprendre bientôt – et l'arrivée inopinée de Mr Arthur Rance fut pour beaucoup dans la modification de mes idées – que Larsan avait, cette fois, changé de tactique. Loin de se dissimuler, le bandit s'exhibait maintenant, au moins à certains d'entre nous, avec une audace sans pareille. Qu'avait-il à craindre

en ce pays? Ce n'était ni M. Darzac, ni sa femme qui allaient le dénoncer! Ni, par conséquent, leurs amis. Son ostentation semblait avoir pour but de ruiner le bonheur des deux époux qui croyaient être à jamais débarrassés de lui! Mais, en ce cas-là, une objection s'élevait. Pourquoi cette vengeance? N'eût-il pas été plus vengé en se montrant avant le mariage? Il l'aurait empêché! Oui, mais il fallait se montrer à Paris! Encore pouvions-nous nous arrêter à cette pensée que le danger d'une telle manifestation à Paris eût pu faire réfléchir Larsan? Qui oserait l'affirmer?

Mais écoutons Arthur Rance qui vient de nous rejoindre tous trois, dans notre compartiment. Arthur Rance, naturellement, ne sait rien de l'histoire de Bourg, rien de la réapparition de Larsan dans le train, et il vient nous apprendre une terrifiante nouvelle. Tout de même, si nous avons gardé, quelque espoir d'avoir perdu Larsan sur la ligne de Culoz, il va falloir y renoncer. Arthur Rance, lui aussi, vient de se trouver en face de Larsan! Et il est venu nous avertir, avant notre arrivée là-bas, pour que nous puissions nous concerter sur la conduite à tenir.

«Nous venions de vous conduire à la gare, rapporte Rance à Darzac. Le train parti, votre femme, M. Stangerson et moi étions descendus, en nous promenant, jusqu'à la jetée-promenade de Menton. M. Stangerson donnait le bras à Mme Darzac. Il lui parlait. Moi, je me trouvais à la droite de M. Stangerson qui, par conséquent, se tenait au milieu de nous. Tout à coup, comme nous nous arrêtions, à la sortie du jardin public, pour laisser passer un tramway, je me heurtai à un individu qui me dit:

«Pardon, monsieur!» et je tressaillis aussitôt, car j'avais entendu cette voix-là; je levai la tête: c'était Larsan! C'était la voix de la cour d'assises! Il nous fixait tous les trois avec ses yeux calmes. Je ne sais point comment je pus retenir l'exclamation prête à jaillir de mes lèvres! Le nom du misérable! Comment je ne m'écriai point: «Larsan!...» J'entraînai rapidement M. Stangerson et sa fille qui, eux, n'avaient rien vu; je leur fis faire le tour du kiosque de la musique, et les conduisis à une station de voitures. Sur le trottoir, debout, devant la station, je retrouvai Larsan. Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas comment M. Stangerson et sa fille ne l'ont pas vu!...

– Vous en êtes sûr? interrogea anxieusement Robert Darzac.

– Absolument sûr!... Je feignis un léger malaise; nous montâmes en voiture et je dis au cocher de pousser son cheval. L'homme était toujours debout sur le trottoir nous fixant de son regard glacé, quand nous nous mîmes en route.

– Et vous êtes sûr que ma femme ne l'a pas vu? redemanda Darzac, de plus en plus agité.

– Oh! certain, vous dis-je...

– Mon Dieu! interrompit Rouletabille, si vous pensez, Monsieur Darzac, que vous puissiez abuser longtemps votre femme sur la réalité de la réapparition de Larsan, vous vous faites de bien grandes illusions.

– Cependant, répliqua Darzac, dès la fin de notre voyage, l'idée d'une hallucination avait fait de grands progrès dans son esprit et en arrivant à Garavan, elle me paraissait presque calme.

– En arrivant à Garavan? fit Rouletabille, voilà, mon cher Monsieur Darzac, la dépêche que votre femme m'envoyait.»

Et le reporter lui tendit le télégramme où il n'y avait que ces deux mots: «Au secours!»

Sur quoi, ce pauvre M. Darzac parut encore plus effondré.

«Elle va redevenir folle!» dit-il, en secouant lamentablement la tête.

C'est ce que nous redoutions tous, et, chose singulière, quand nous arrivâmes enfin en gare de Menton-Garavan, et que nous y trouvâmes M. Stangerson et Mme Darzac, qui étaient sortis malgré la promesse formelle que le professeur avait faite à Arthur Rance, de rester avec sa fille aux Rochers Rouges jusqu'à son retour, pour des raisons qu'il devait lui dire plus tard et qu'il n'avait pas encore eu le temps d'inventer, c'est avec une phrase qui n'était que l'écho de notre terreur que Mme Darzac accueillit Joseph Rouletabille. Aussitôt qu'elle eut aperçu le jeune homme, elle courut à lui, et nous eûmes cette impression qu'elle se contraignait pour ne point, devant nous tous, le serrer dans ses bras. Je vis qu'elle s'accrochait à lui comme un naufragé s'agrippe à la main qui peut seule le sauver de l'abîme. Et je l'entendis qui murmurait: «Je sens que je redeviens folle!» Quant à Rouletabille, je l'avais vu quelquefois aussi pâle, mais jamais d'apparence aussi froide.

VI

Le fort d'Hercule

Quand il descend de la station de Garavan, quelle que soit la saison qui le voit venir en ce pays enchanté, le voyageur peut se croire parvenu en ce jardin des Hespérides, dont les pommes d'or excitèrent les convoitises du vainqueur du monstre de Némée. Je n'aurais peut-être point cependant, – à l'occasion des innombrables citronniers et orangers qui, dans l'air embaumé, laissent pendre, au long des sentiers, pardessus les clôtures, leurs grappes de soleil, – je n'aurais peut-être point évoqué le souvenir suranné du fils de Jupiter et d'Alcmène si, tout, ici, ne rappelait sa gloire mythologique et sa promenade fabuleuse à la plus douce des rives. On raconte bien que les Phéniciens, en transportant leurs pénates à l'ombre du rocher que devaient habiter un jour les Grimaldi, donnèrent au petit port qu'il abrite et, tout le long de la côte, à un mont, à un cap, à une presque île, qui l'ont conservé, ce nom d'Hercule, qui était celui de leur Dieu; mais, moi, j'imagine que, ce nom, ils l'y trouvèrent déjà et que si, en vérité, les divinités, fatiguées de la poussière blonde des chemins de l'Hellade, s'en furent chercher ailleurs un merveilleux séjour, tiède et parfumé, pour s'y reposer de leurs aventures, elles n'en ont point trouvé de plus beau que celui-là. Ce furent les premiers touristes de la Riviera. Le jardin des Hespérides n'était

pas ailleurs, et Hercule avait préparé la place à ses camarades de l'Olympe en les débarrassant de ce méchant dragon à cent têtes qui voulait conserver la Côte d'Azur pour lui tout seul. Aussi je ne suis point bien sûr que les os de l'Elephas antiquus, découverts il y a quelques années au fond des Rochers Rouges, ne sont pas les os de ce dragon-là!

Quand, descendant tous de la gare, nous fûmes arrivés, en silence, au rivage, nos yeux furent tout de suite frappés par la silhouette éblouissante du château fort, debout, sur la presqu'île d'Hercule, que les travaux accomplis sur la frontière ont fait, hélas! disparaître depuis une dizaine d'années. Les feux obliques du soleil qui allaient frapper les murs de la vieille Tour Carrée, la faisait éclater sur la mer comme une cuirasse. Elle semblait garder encore, vieille sentinelle, toute rajeunie de lumière, cette baie de Garavan recourbée comme une faucille d'azur. Et puis, au fur et à mesure que nous avançâmes, son éclat s'éteignit. L'astre, derrière nous, s'était incliné vers la crête des monts; les promontoires, à l'occident, s'enveloppaient déjà, à l'approche du soir, de leur écharpe de pourpre, et le château n'était plus qu'une ombre menaçante et hostile quand nous en franchîmes le seuil.

Sur les premières marches d'un étroit escalier qui conduisait à l'une des tours, se tenait une pâle et charmante figure. C'était la femme d'Arthur Rance, la belle et étincelante Edith. Certes, la fiancée de Lammermoor n'était pas plus blanche, le jour où le jeune étranger aux yeux noirs la sauva d'un taureau impétueux; mais Lucie avait les yeux bleus, mais Lucie était blonde, ô Edith!

... Ah! quand on veut faire figure romanesque dans un cadre moyenâgeux, figure de princesse incertaine, lointaine, plaintive et mélancolique, il ne faut point avoir ces yeux-là, my lady! Et votre chevelure est plus noire que l'aile d'un corbeau. Cette couleur n'est point dans le genre angélique. Êtes-vous un ange, Edith? Cette langueur est-elle bien naturelle? Cette douceur de vos traits ne ment-elle point? Pardon, de vous poser toutes ces questions, Edith; mais, quand je vous ai vue pour la première fois, après avoir été séduit par la délicate harmonie de toute votre blanche image, immobile sur ce perron de pierre, j'ai suivi le regard noir de vos yeux qui s'est posé sur la fille du professeur Stangerson, et il avait un éclat dur qui faisait un contraste étrange avec le timbre amical de votre voix et le sourire nonchalant de votre bouche.

La voix de cette jeune femme est d'un charme sûr; la grâce de toute sa personne est parfaite; son geste est harmonieux. Aux présentations dont Arthur Rance s'est naturellement chargé, elle répond de la façon la plus simple, la plus accueillante, la plus hospitalière. Rouletabille et moi tentons un effort poli pour conserver notre liberté; nous formulons la possibilité de gîter ailleurs qu'au château d'Hercule. Elle a une moue délicate, hausse les épaules d'un geste enfantin, déclare que nos chambres sont prêtes et parle d'autre chose.

«Venez! Venez! Vous ne connaissez pas le château. Vous allez voir!... Vous allez voir!... Oh! je vous montrerai la Louve une autre fois... C'est le seul coin triste d'ici! c'est lugubre!

sombre et froid! ça fait peur! j'adore avoir peur!... Oh! monsieur Rouletabille, vous me raconterez, n'est-ce pas, des histoires qui me feront peur!...»

Et elle glisse, dans sa robe blanche, devant nous. Elle marche comme une comédienne. Elle est tout à fait singulièrement jolie, dans ce jardin d'Orient, entre cette vieille tour menaçante et les frêles arceaux fleuris d'une chapelle en ruine. La vaste cour que nous traversons est si bien garnie de toutes parts de plantes grasses, d'herbes et de feuillages, de cactus et d'aloès, de lauriers-cerises, de roses sauvages et de marguerites, qu'on jurerait qu'un printemps éternel a élu domicile dans cette enceinte, jadis la baille du château où se réunissait toute la gent de guerre. Cette cour, de par l'aide des vents du ciel et de par la négligence des hommes, était devenue naturellement jardin, un beau jardin fou dans lequel on voit bien que la châtelaine a fait tailler le moins possible et qu'elle n'a point tenté de ramener, trop brusquement, à la raison. Derrière toute cette verdure et tout cet embaumement, on apercevait la plus gracieuse chose qui se pût imaginer en architecture défunte. Figurez-vous les plus purs arceaux d'un gothique flamboyant, élevés sur les premières assises de la vieille chapelle romane; les piliers, habillés de plantes grimpantes, de géranium-lierre et de verveine, s'élancent de leur gaine parfumée et recourbent dans l'azur du ciel leur arc brisé, que rien ne semble plus soutenir. Il n'y a plus de toit à cette chapelle. Et elle n'a plus de murs... Il ne reste plus d'elle que ce morceau de dentelle de pierre qu'un miracle d'équilibre retient suspendu dans l'air du

soir...

Et, à notre gauche, voici la tour énorme, massive, la tour du XII^e siècle que les gens du pays appellent, nous raconte Mrs. Edith, la Louve et que rien, ni le temps, ni les hommes, ni la paix, ni la guerre, ni le canon, ni la tempête, n'a pu ébranler. Elle est telle encore qu'elle apparut aux Sarrasins pillards de 1107, qui s'emparèrent des îles Lérins et qui ne purent rien contre le château d'Hercule; telle qu'elle se montra à Salagéri et à ses corsaires génois quand, ceux-ci ayant tout pris du fort, même la Tour Carrée, même le Vieux Château, elle tint bon, isolée, ses défenseurs ayant fait sauter les courtines qui la reliaient aux autres défenses, jusqu'à l'arrivée des princes de Provence qui la délivrèrent. C'est là que Mrs. Edith a élu domicile.

Mais je cesse de regarder les choses pour regarder les gens, Arthur Rance, par exemple, regarde Mme Darzac. Quant à celle-ci et à Rouletabille, ils semblent loin, loin de nous. M. Darzac et M. Stangerson échangent des propos quelconques. Au fond, la même pensée habite tous ces gens qui ne se disent rien ou qui, lorsqu'ils se disent quelque chose, se mentent. Nous arrivons à une poterne.

«C'est ce que nous appelons, dit Edith, toujours avec son affectation d'enfantillage, la tour du jardinier. De cette poterne, on découvre tout le fort, tout le château, le côté nord et le côté sud. Voyez!...»

Et son bras, qui traîne une écharpe, nous désigne des choses...

«Toutes ces pierres ont leur histoire. Je vous les dirai, si vous

êtes bien sages...

– Comme Edith est gaie! murmure Arthur Rance. Je pense qu'il n'y a qu'elle de gaie, ici.»

Nous avons passé sous la poterne et nous voici dans une nouvelle cour. Nous avons le vieux donjon en face de nous. L'aspect en est vraiment impressionnant. Il est haut et carré; aussi le désigne-t-on quelquefois sous cette appellation: la Tour Carrée. Et, comme cette tour occupe le coin le plus important de toute la fortification, on l'appelle encore la Tour du Coin... C'est le morceau le plus extraordinaire, le plus important de toute cette agglomération d'ouvrages défensifs. Les murs y sont plus épais que partout ailleurs et plus hauts. À mi-hauteur, c'est encore le ciment romain qui les scelle... ce sont encore les pierres entassées par les colons de César.

«Là-bas, cette tour, dans le coin opposé, continue Edith, c'est la tour de Charles le Téméraire, ainsi appelée parce que c'est le duc qui en a fourni le plan quand il a fallu transformer les défenses du château pour résister à l'artillerie. Oh! je suis très savante... Le vieux Bob a fait de cette tour son cabinet d'études. C'est dommage, car nous aurions eu là une magnifique salle à manger... Mais je n'ai jamais rien su refuser au vieux Bob!... Le vieux Bob, ajoute-t-elle, c'est mon oncle... C'est lui qui veut que je l'appelle comme ça, depuis que j'ai été toute petite... Il n'est pas ici, en ce moment... Il est parti, il y a cinq jours, pour Paris, et il revient demain. Il est allé comparer des pièces anatomiques qu'il a trouvées dans les Rochers Rouges avec celles du Muséum

d'histoire naturelle de Paris... Ah! voici une oubliette...»

Et elle nous montre, au milieu de cette seconde cour, un puits, qu'elle appelait oubliette, par pur romantisme et au-dessus duquel un eucalyptus, à la chair lisse et aux bras nus, se penchait comme une femme à la fontaine.

Depuis que nous étions passés dans la seconde cour, nous comprenions mieux – moi, du moins, car Rouletabille, de plus en plus indifférent à toutes choses, ne semblait ni voir, ni entendre – la disposition du fort d'Hercule. Comme cette disposition est d'une importance capitale dans les incroyables événements qui vont se produire presque aussitôt notre arrivée aux Rochers Rouges, je vais mettre, tout d'abord, sous les yeux du lecteur le plan général du fort tel qu'il a été tracé plus tard par Rouletabille lui-même...

Ce château avait été construit, en 1140, par les seigneurs de la Mortola. Pour l'isoler complètement de la terre, ceux-ci n'avaient pas hésité à faire une île de cette presqu'île en coupant l'isthme minuscule qui la reliait au rivage.

Sur le rivage même, ils avaient établi une barbacane, fortification sommaire en demi-cercle, destinée à protéger les approches du pont-levis et des deux tours d'entrée. Cette barbacane n'avait point laissé de trace. Et l'isthme, dans la suite des siècles, avait retrouvé sa forme première; le pont-levis avait été enlevé; le fossé avait été comblé. Les murs du château d'Hercule épousaient la forme de la presqu'île, qui était celle d'un hexagone irrégulier. Ces murs se dressaient au ras du roc

et celui-ci, par places, surplombait les eaux qui, inlassablement, le creusaient, si bien qu'une petite barque eût pu s'y abriter par calme plat et quand elle ne craignait point que le ressac ne la projetât et ne la brisât contre ce plafond naturel. Cette disposition était merveilleuse pour la défense qui n'avait guère, dans ces conditions, à craindre l'escalade, de quelque côté que ce fût.

On entrait donc dans le fort par la porte Nord que gardaient les deux tours A et A' reliées par une voûte. Ces tours, qui avaient fort souffert lors des derniers sièges par les Génois, avaient été un peu réparées par la suite et venaient d'être mises en état d'être habitées par les soins de Mrs. Rance, qui en avait consacré les locaux à la domesticité. Le rez-de-chaussée de la tour A servait de logis aux concierges. Une petite porte s'ouvrait dans le flanc de la tour A, sous la voûte, et permettait au veilleur de se rendre compte de toutes les entrées et sorties. Une lourde porte de chêne bardée de fer, dont les deux vantaux étaient repliés depuis d'innombrables années contre le mur intérieur des deux tours, ne servait plus de rien tant on l'avait trouvée difficile à manier, et l'entrée du château n'était fermée que par une petite grille que chacun ouvrait, maître ou fournisseur, à volonté. Cette entrée était la seule qui permît de pénétrer dans le château. Comme je l'ai dit, passé cette entrée, on se trouvait dans une première cour ou baille fermée de tous côtés par le mur d'enceinte et par les tours ou ce qui restait des tours. Ces murs étaient loin d'avoir conservé leur hauteur première. Les courtines anciennes qui rejoignaient les tours avaient été rasées

et étaient remplacées par une sorte de boulevard circulaire vers lequel on montait de l'intérieur de la baille par des rampes assez douces. Ces boulevards étaient encore couronnés d'un parapet percé de meurtrières pour les petites pièces. Car cette transformation avait eu lieu au XVe siècle, dans le moment où tout châtelain devait commencer à compter sérieusement avec l'artillerie. Quant aux tours B, B', B'' qui avaient longtemps encore conservé leur homogénéité et leur hauteur première, et pour lesquelles on s'était borné à cette époque à supprimer le toit pointu qui avait été remplacé par une plate-forme destinée à supporter de l'artillerie, elles avaient été plus tard rasées à la hauteur du parapet des boulevards et l'on en avait fait des sortes de demi- lunes. Cette opération avait été accomplie au XVIIe siècle, lors de la construction d'un château moderne, appelé encore Château Neuf bien qu'il fût en ruines, et cela pour débayer la vue dudit château. Ce Château Neuf était placé en C C'.

Sur le terre-plein des anciennes tours, terre-plein entouré lui aussi d'un parapet, on avait planté des palmiers qui, du reste, avaient mal poussé, brûlés par le vent et l'eau de mer. Quand on se penchait au-dessus du parapet circulaire qui faisait tout le tour de la propriété en surplombant le roc avec lequel il faisait corps, roc qui, lui-même, surplombait la mer, on se rendait compte que le château continuait à être aussi fermé que dans le temps où les courtines des murs atteignaient aux deux tiers de la hauteur des vieilles tours. La Louve avait été respectée, comme je l'ai dit, et

il n'était point jusqu'à son échauguette, restaurée, bien entendu, qui ne dressât sa silhouette étrangement vieillotte au-dessus de l'azur méditerranéen. J'ai dit aussi les ruines de la chapelle. Les anciens communs W adossés au parapet entre B et B' avaient été transformés en écuries et cuisines.

Je viens de décrire ici toute la partie avancée du château d'Hercule. On ne pouvait pénétrer dans la seconde enceinte que par la poterne H que Mrs. Arthur Rance appelait la tour du jardinier et qui n'était, en somme, qu'un épais pavillon défendu autrefois par la tour B" et par une autre tour, située en C, et qui avait entièrement disparu au moment de la construction du Château Neuf C C'. Un fossé et un mur partaient alors de B" pour aboutir en I à la Tour de Charles le Téméraire, avançant, en C, en forme d'éperon au milieu de la baille et barrant entièrement toute la première cour qu'ils fermaient. Le fossé existait toujours, large et profond, mais le mur avait été supprimé sur toute la longueur du Château neuf et remplacé par le mur du château lui-même. Une porte centrale en D, maintenant condamnée, s'ouvrait sur un pont qui avait été jeté sur le fossé et qui permettait autrefois les communications directes avec la baille. Or, ce pont volant avait été démoli ou s'était effondré, et, comme les fenêtres du château, très élevées au-dessus du fossé, étaient encore garnies de leurs épais barreaux de fer, on pouvait prétendre en toute vérité que la seconde cour était restée aussi impénétrable que lorsqu'elle était entièrement défendue par son mur d'enceinte, au moment où le Château Neuf n'existait pas.

Le sol de cette seconde cour, de la Cour de Charles le Téméraire, comme les anciens guides du pays l'appelaient encore, était un peu plus élevé que le niveau de la première. Le roc formait là une assise plus haute, naturel piédestal de cette colonne colossale, prodigieuse et noire, de ce Vieux Château, tout carré, tout droit, d'un seul bloc, allongeant son ombre formidable sur le flot clair. On ne pénétrait dans le Vieux Château F que par une petite porte K. Les anciens du pays ne l'appelaient jamais autrement que la Tour Carrée, pour la distinguer de la Tour Ronde, dite de Charles le Téméraire. Un parapet semblable à celui qui fermait la première cour, reliait entre elles les tours B", F et L, fermant également la seconde.

Nous avons dit que la Tour Ronde avait été autrefois rasée à mi- hauteur, remaniée et refaite par un Mortola, sur les plans de Charles le Téméraire lui-même, à qui il avait rendu quelques services dans la guerre helvétique. Cette tour avait quinze toises de diamètre extérieurement et se composait d'une batterie basse dont le sol était placé à une toise en contrebas du niveau supérieur du plateau. On descendait dans cette batterie basse par une pente, aboutissant à une salle octogone dont les voûtes portaient sur quatre gros piliers cylindriques. Sur cette chambre s'ouvraient trois énormes embrasures pour trois gros canons. C'est de cette salle octogone que Mrs. Edith eût voulu faire une vaste salle à manger, car, si elle était admirablement fraîche à cause de l'épaisseur des murs, qui était formidable, la lumière du rocher et l'éblouissante clarté de la mer pouvaient y pénétrer à volonté

par ces embrasures-meurtrières qui avaient été agrandies en carré et formaient maintenant des fenêtres garnies, elles aussi, de puissants barreaux de fer. Cette tour L, dont l'oncle de Mrs. Edith s'était emparé pour y travailler et y caser ses nouvelles collections, avait un terre-plein merveilleux où la châtelaine avait fait transporter de la terre arable, des plantes et des fleurs, et où elle avait ainsi créé le plus étonnant jardin suspendu qui se pût rêver. Une cabane, tout habillée de feuilles sèches de palmiers, formait là un heureux abri. J'ai marqué, sur le plan, d'une teinte grise, tous les bâtiments ou parties de bâtiments qui avaient été, par les soins de Mrs. Edith, disposés, agencés et restaurés pour l'habitation immédiate.

Du château du XVIIe siècle, dit Château Neuf, on n'avait réparé en C', au premier étage, que deux chambres et un petit salon, pour les hôtes de passage. C'est là que Rouletabille et moi devions coucher; quant à M. et Mme Robert Darzac, ils habitaient dans la Tour Carrée dont nous aurons à parler d'une façon plus particulière.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.